VOLUME III. WINNIPEG, MERCREDI, 26 Mai 1915 NUMERO 2

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Robertson M 2-16 a/s Librairie Provinciale

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

UN NOUVEL APPOINT

L'Italie vient de déclarer la guerre à l'Autriche et déjà ses troupes ont franchi les frontières ennemies. Elle a lié partie avec les Alliés et devra lutter jusqu'au triomphe final.

Pour aucun, l'entrée en guerre de l'Italie n'aura été une surprise. Depuis des mois et des mois une intéressante partie se jouait entre les diplomates des Alliés et ceux de l'Allemagne et de l'Autriche. Ceux-ci tentaient d'obtenir le maintien de la neutralité italienne tandis que ceux-là s'efforçaient de l'entraîner corps et âme dans le parti des Alliés. Même l'Autriche, à contre-coeur et sous la pression allemande, offrait à l'Italie des concessions territoriales. Dans l'intervalle, l'Italie, qui semble avoir vu clairement dès la première heure le terrain où elle lutterait, se préparait. Elle unifiait l'opinion populaire, créait partout le désir ardent de la guerre avec l'Autriche. Guerre de revanche, guerre de libération des compatriotes vivant en Autriche, guerre qui donnerait enfin satisfaction aux légitimes ambitions d'expansion d'une grande nation comme l'Italie. C'était le leçon quotidienne que les journaux d'Italie donnaient au peuple. Et l'on n'avait garde d'omettre de dire que la guerre aux côtés de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et de la Russie, était l'unique occasion de réaliser ce rêve national. Rien à attendre des anciens partenaires de la Triplice. Leurs promesses ne valaient rien. S'ils étaient victorieux, aucun doute qu'ils enverraient promener l'Italie pour s'être tenue à l'écart dès le début. Si d'un autre côté les Alliés triomphaient sans que l'Italie vint participer au conflit, il n'était guère probable qu'elle aurait sa part des dépouilles. Ceux-là seuls qui auraient été à la peine seraient au partage. Pendant que la presse éduquait le peuple et le poussait à la guerre, les autorités militaires s'y préparaient de leur côté. Elles complètaient l'armement, rappelaient les troupes sous les drapeaux, amoncellaient les munitions, les armes de tous calibres. Et, qui plus important est, apprenaient la guerre moderne des expériences mêmes des combattants déjà en lice.

De jour en jour, la situation devint intenable pour les partisans de la neutralité. Appuyé sur l'opinion publique, le parlement voulait la guerre. Par une écrasante majorité il accorda pleins pouvoirs au cabinet au milieu de la semaine dernière. Pratiquement c'était déclarer la guerre à l'Autriche. Berlin ne s'y est pas trompé. Dès que la déclaration de guerre de l'Italie parvint à Vienne, l'Allemagne y répondit par une déclaration de guerre.

Aujourd'hui, Italiens et Austro-allemands ont certainement pris contact.. Une nouvelle phase de la guerre débute.

Quelle valeur aura l'intervention de l'Italie? C'est ce que tous se demandent.

Elle ajoute à la flotte des Alliés une flotte déjà capable de lutter contre celle de l'Autriche qui aura le grand désavantage d'être partagée entre l'Adriatique et la Méditerrannée. Deux millions d'hommes, peut-être plus, vont se jeter sur l'Autriche, tenter de franchir le Tyrol et de se diriger sur Vienne. Pour les contenir un égal nombre d'hommes devra leur être opposé. Et les alliés teutons ne sauraient le faire sans dégarnir leur front soit du côté russe, soit du côté français. En somme, c'est l'encerclement des alliés teutons: ils devront faire face à la fois sur tous les côtés. Combien de temps pourront-ils tenir? Pour puissante que soit l'organisation militaire allemande, pour grandes que soient ses ressources en hommes, la première ne saurait tenir continuellement contre le blocus établi par l'Angleterre et il est une limite aux secondes. De plus, il semble probable que l'intervention de l'Italie entrainera celle de la Bulgarie et de la Grèce qui convoitent les dépouilles ottomanes.

De la rapidité de l'offensive italienne dépendra dans une large mesure la rapidité du succès des Alliés. Si les troupes de l'Italie frappent fortement dès les premiers jours et poussent au coeur de l'Autriche il en résultera un fort affaiblissement du front teuton en France et en Russie. De tous côtés ce sera une formidable poussée à laquelle l'Allemagne devra nécessairement céder.

Pour tenter de prévoir une fin à la guerre par suite de l'intervention de l'Italie,, l'on doit attendre que l'Italie ait frappé les premiers coups. L'on saura alors sa force d'offensive et quelle résistance les Autrichiens peuvent opposer à ce nouvel adversaire.

LE FOND DE LEUR PENSEE

"Ontario no site for non-English-speaking colonies"

Le **Telegram**, l'un des journaux les plus répandus de Toronto, vient de publier un articulet de vingt lignes dont il faut le remercier de tout coeur. Cet articulet déchire le voile d'hypocrisie que certains voudraient maintenir sur la question bilingue, il montre le fond de la pensée — et du coeur — des véritables auteurs de la persécution actuelle.

Et ce texte est d'autant plus intéressant qu'il n'a pas été formulé à notre propos: il exprime une pensée d'ordre général, à savoir qu'il n'y a pas de place sur le sol de l'Ontario pour les immigrants de langue non-anglaise qui voudraient conserver leur identité ethnique. L'affirmation prend un caractère à la fois grotesque et tragique si l'on songe qu'elle est spécifiquement appliquée aux Belges, le "peuple martyr", le type même de ces "petites nationalités" pour lesquelles on prétend se battre.

Lisez plutôt (cela est extrait du **Telegram** du 13 mai):

Ontario no site for non-English-speaking colonies.

Ontario should not encourage the organized immigration of Belgians to this province.

Quebec could absorb Belgian colonies in the fabric of her peculiar race and creed institutions. Belgian colonists in Ontario would naturally wish to preserve their identities of race and language. Ontario just as naturally wishes to preserve her own Anglo-Saxon identity. Ontario is giving her sons to help make a home for Belgians in their own country. But Ontario is no appropriate site for the colonies of Belgians or other non-English-speaking peoples.

Nous traduisons littéralement:

Pas de place en Ontario pour les colonies non-Anglaises

L'Ontario ne devrait pas favoriser l'immigration systématique des Belges dans cette province.

Québec pourrait, avec ses institutions particulières ethniques et religieuses, absorber des colonies belges. Les colons belges voudraient naturellement conserver dans l'Ontario leur identité ethnique et linguistique. L'Ontario, tout aussi naturellement, désire conserver sa propre identité anglo-saxonne. L'Ontario donne ses fils pour aider les Belges à se faire un foyer dans leur propre pays. Mais l'Ontario n'est pas un site convenable pour les colonies belges ou pour d'autres colonies non-anglaises.

• • •

Ainsi, il ne s'agit pas de savoir si les Belges, par leur esprit de travail, par leur connaissance de l'industrie et de la culture intensive, par leur familiarité avec l'une des deux langues officielles du pays, par les qualités admirables qu'ils manifestent depuis des mois, pourraient apporter à la province d'Ontario un élément de progrès matériel et moral. La seule chose qui compte, c'est la préservation de "l'identité anglo-saxonne" de la province; et la nécessité de celle préservation commande l'exclusion de tous les colons dont la langue maternelle n'est pas l'anglais.

Dans ce pays où, suivant l'expression du plus illustre des hommes d'Etat ontariens, sir John-A. MacDonald, "**il n'y a ni race dominante ni race conquise**", où Anglais et Français jouissent d'"**une situation d'absolue égalité, qui leur garantit les mêmes droits en matière de langue, de religion, de propriété ou de droits personnels**", on entreprend de clôre les frontières d'une grande province contre tous ceux dont la langue maternelle n'est pas l'anglais. La pensée dominante de la politique **du Telegram**, c'est la conservation. quoi qu'il en coûte, de "**l'identité anglo-saxonne**" de la province.

Voilà, avec la théorie bassement et faussement utilitaire du **London Free Press** (1), l'idée inspiratrice du règlement XVII. L'anglicisation forcée des petits Canadiens-français déjà installés en Ontario est la conséquence logique de cette politique d'exclusivisme.

• • •

Eh! bien, nous préférons cette tactique à l'hypocrisie de ceux qui prétendent que le règlement XVII n'a pour objet que de faire mieux apprendre à nos petits compatriotes les **deux** langues du pays: elle a au moins le mérite de la franchise. Elle écarte tous les prétextes de "réforme" et de "progrès", de "loyalisme" même: elle montre à quel point sont dupes ceux qui s'imaginent que la campagne anti-française est liée dans son essence à l'attitude que tel ou tel groupe de Canadiens-français pourrait prendre sur une question poltique quelconque.

Elle ramène tout le problème à quelques données essentielles: Admettrons-nous qu'à moins qu'elle ne paie de l'apostasie nationale son droit d'entrée, on ferme à notre race toute une partie du pays? Admettrons-nous qu'on dénationalise avec leur propre argent ceux de nos compatriotes qui ont osé franchir le cordon sanitaire? Admettrons-nous, en définitive, d'être traités en parias dans notre propre pays?

Et si nous avions l'imbécile lâcheté de ne pas défendre la minorité ontarienne, combien de temps se passerait-il avant qu'on nous crie que la préoccupation suprême de la majorité de ce pays doit être d'en maintenir "**l'identité anglo-saxonne**", avant qu'on nous répète avec le **London Free Press** du 29 avril: "**Il n'y a qu'une langue au sud de la frontière. Il n'est besoin que d'une langue au nord de la frontière?**"

Si nous ne savions profiter des clartés que projettent les articles du **Telegram** et du **Free Press**; si nous ne comprenions pas que la lutte pour la survivance de la langue s'impose à tous et que la cause de la minorité ontarienne est proprement notre cause, c'est que nous n'aurions plus même le sentiment de la conservation.

Et nous serions mûrs pour tous les esclavages.

Omer Heroux.

(1) Voir le **Devoir** du 1er mai.

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Nous sommes heureux de constater que l'idée émise par le Congrès général des Canadiens-Français du Manitoba tenu à Saint-Jean-Baptiste, réduite en pratique par le Comité exécutif de la Saint-Jean-Baptiste provinciale, fait son chemin.

Le Secrétaire de la Section provinciale. M. l'avocat J.-A. Beaupré, fait savoir que déjà un certain nombre de groupes ont donné leur adhésion en envoyant leur contribution. Fasse que le désir qu'il exprime de voir ceux qui n'ont pas encore remué entrer en lice se réalise pour l'avancement de l'oeuvre de colonisation entreprise par l'Exécutif de le Section provinciale érigé en Comité général de Colonisation.

Il nous dira sans doute plus tard quels sont les noms des fervents et nous ne doutons pas que le Comité pourra montrer, chiffre en mains, que le travail de l'Exécutif de la Saint-Jean-Baptiste provinciale coûte fort peu cher à ceux qui veulent seconder ses efforts d'une manière tangible et pratique, la seule qui puisse produire des fruits.

Nous savons que déjà le seul travail de propagande par la brochure a fait encourir des dépenses qui ne sont pas couvertes par toutes les souscriptions entrées.

Il n'y a pas lieu d'être surpris, car aucun mouvement à longue portée n'est lancé sans que quelqu'en en souffre.

L'important pour un groupe, s'il veut vivre, est de ne pas laisser souffrir trop longtemps les unités qui se mettent au blanc pour les intérêts du groupe.

Les énergies privées, si généreuses soient-elles, finissent par se lasser si un jour ne vient pas où elles reçoivent l'appui du grand nombre.

La Liberté est désireuse de donner son appui au mouvement lancé par l'Exécutif de la Saint-Jean-Baptiste provinciale et elle prie respectueusement ses lecteurs de faire leur petit examen de conscience nationale.

NOBLESSE DE COEUR.

Nous ne sommes pas une confrérie d'admiration mutuelle et nous ne désirons pas orienter "La Liberté" de ce côté. Notre correspondante Gertrude voudra bien nous permettre cependant, d'attirer l'attention de nos lecteurs sur sa chronique d'aujourd'hui.

Elle comprend ce qu'est la noblesse du coeur et j'oserai ajouter le premier des devoirs chrétiens.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce point car à notre sens, l'idéal chrétien du soin à donner à nos vieux est en baisse depuis nombre d'années.

C'est manquer à un devoir essentiel. et, de plus, montrer une prudence qui laisse fort à desirer.

"Honore ton père et ta mère afin de vivre longuement".

C'est le commandement de Dieu, et plus d'un, pour l'avoir oublié, récolte l'amertume alors qu'il croyait récolter une plus grande somme de jouissances en mettant sur des épaules étrangères la charge des soins à donner à un père ou une mère dont le refuge ne devrait pas être l'asile des vieillards mais le foyer des enfants.

On proclame le richesse des personnes dévouées à Dieu, qui donnent leur vie aux petits et aux nécessiteux, alors que toute leur richesse consiste dans le dévouement de leurs belles âmes, et on oublie trop facilement que l'effort particulier, si généreux soit-il, est impuissant à parer à l'égoïsme du grand nombre.

Que chacun fasse son devoir et ne recourre à la charité publique que devant une impossibilité manifeste et tout ira mieux.

La prudence humaine est parfois courte et on gagne toujours à avoir un oeil ouvert sur la prudence chrétienne.

A DROITE ET A GAUCHE

Le Nevada a de nouveau décrété que les villes de Reno et de Carson City seront les usines à divorce des Etats-Unis.

Reno seul en retirera annuellement $750,000.00.

Que dire? Est-ce ou n'est-ce pas faire bon marché de la morale?

• • •

Certains Autrichiens au verbe trop haut ont été internés à Brandon. Au fond, ils n'en semblent pas froissés. Cela se comprend étant donné qu'ils crevaient de faim.

• • •

Benoit XV. aurait envoyé, nous dit l'agence Havas, une lettre autographe à François-Joseph pour l'engager à céder aux exigences de l'Italie.

Vas-y-voir, mon vieux!

• • •

Le département de la Milice vient de communiquer au public la composition par nationalités des 7ème et 11ème bataillons et du régiment Princesse Patricia.

Ces trois bataillons ont en tout un effectif de 3356 qui se répartit comme suit: **2583 British born, 614 Canadian born et 189 étrangers.**

Donc, selon les chiffres du département de la milice, ces trois bataillons contiendraient 77% de British born, 18% de Canadian born et 5% d'étrangers.

Ceci confirme la remarque de M. Ames, député de Saint-Antoine, Montréal, que pour être juste l'on devrait appeler le contingent canadien "une armée anglaise récrutée en Canada et commandée par des officiers canadiens".

• • •

Le Telegram qualifie "d'irresponsables" les membres du Sénat.

N'empêche que toute cette rancoeur contre le Sénat lui vient de ce que les sénateurs se sont permis de différer d'opinion avec la chambre basse.

S'ils avaient voulu suivre comme des moutons, ils seraient demeurés "responsables".

• • •

Si à l'automne le rendement de la récolte ne fait pas mentir les pronostics d'aujourd'hui, les différentes colonies anglaises pourront exporter 150,000,000 de boisseaux de plus que l'an dernier.

Certes cela vaudra mieux pour les Alliés que l'envoi de quelques milliers de soldats.

• • •

Une épidémie de fièvre typhoïde vient d'éclater dans les camps de prisonniers anglais en Allemagne.

Si les Allemands sont fidèles à leur code de destruction, l'épidémie court grande chance de durer.

• • •

Un cabinet de coalition! Quand cela se verra-t-il au Canada?

• • •

"Allies slowly advancing in Dardanelles", nous apprennent les quotidiens de la semaine dernière.

Pour une fois, ils semblent avoir raison.

• • •

"L'Italie est sur le point de déclarer la guerre! — Les journaux.

Voilà au moins du neuf!

• • •

Le Portugal a décidé de maintenir sa neutralité.

Cela se comprend. Ca bout assez en ce pays pour qu'on n'ait point l'intention de se mêler des affaires des voisins.

• • •

Les Alliés vont se servir de gaz asphyxiants.

C'est ça: on n'en est plus au "Après vous, messieurs les Anglais, tirez les premiers."

• • •

Les buvetiers de la Saskatchewan se déclarent prêts à combattre les projets de réforme antialcoolique du gouvernement Scott.

S'ils le font avec autant de succès que dans l'élection de Shelbrook, le gouvernement Scott peut dormir en paix.

• • •

"Le ministre de l'agriculture n'est pas encore rempli" nous apprenait la semaine dernière notre confrère français de Winnipeg.

Voilà un cas bizarre.

• • •

"Les cadavres débarquent," lisait-on dans le compte-rendu que la Presse de Montréal donnait du naufrage du Lusitania.

Hum! Hum!

• • •

Coquille de typographe.
"God save de King".

• • •

Du tic au tac ....

A la vantardise des partisans de Carson que quand les Volontaires de l'Ulster reviendraient de la guerre, ils enverraient aux oubliettes le Home Rule, M. Dillon, l'un des principaux orateurs du parti nationaliste, répond que pour revenir de la guerre, il leur faudra d'abord partir pour y aller.

• • •

Si l'on veut savoir jusqu'où va la bêtise d'un orangiste, qu'on lise cette lettre parue dans l'Orange Sentinel. Un journal nègre aurait trouvé cela trop idiot pour ses lecteurs, mais, allez, l'Orange Sentinel connaît les siens.

"Je crois que cette guerre est une guerre due aux catholiques et que les catholiques savaient depuis longtemps qu'elle se préparait et ils s'y préparaient. Nous en avons de bonnes preuves ici. Près de Thamesville, il y a une femme protestante qui va de maison en maison aider aux travaux du ménage; dans les caves de catholiques, pour lesquels elle travailla, il y a des caisses de munitions. Elle demanda à l'un de ces catholiques pourquoi il conservait toutes ces munitions. Celui-ci répondit qu'il aimerait à tuer tout protestant qu'il rencontrerait."

• • •

Dans la **Patrie**, du 10 mai dernier, on pouvait lire en première page:

M. WILSON PARLERA CE SOIR.

Si la rumeur de son assassinat n'est pas vraie, comme on le dit, le président parlera ce soir.

Si elle eut été vraie, ça aurait embêter M. Wilson. Heureusement qu'elle ne l'était pas.

• • •

On se souvient d'un certain MacNab, grosse légume du journalisme anglais à Montréal, qui, au début de la guerre, tenta, en de longues diatribes, de vilipender le directeur du **Devoir** et les Canadiens-français dans les colonnes de la **Tribune** et se fit proprement river son clou par une cinglante réplique de M. Bourassa. Ce type a la prétention de parler les deux langues. Afin de frapper plus fort contre le directeur du **Devoir,** il avait fait publier une traduction française de sa lettre à la **Tribune** dans les colonnes de la **Patrie**.

Ne voilà-t-il pas que MacNab se voit réclamer $50.00 par un rédacteur de la **Patrie** qui aurait traduit sa lettre. Menacé d'une poursuite, MacNab a dû se fendre de son $50.00.

Ce qu'il aura maintenant belle figure à se targuer de connaître également bien les deux langues.

• • •

"French-Canadian "who won the Boer War" is now doing his best to help win this."

Londres, 12 avril.—C'est un Canadien-français qui nous obtint le triomphe dans la guerre sud-africaine selon quelques-uns des généraux auxquels le public anglais attribua le mérite de la victoire, et ce même canadien, qui gagna ses éperons à l'emploi du Canadien-Pacifique, fait maintenant plus que n'importe qui pour fournir les canons et les munitions qui selon Kitchener et French donneront la victoire dans cette guerre.

....L'histoire officielle de la guerre sud-africaine dit qu'on doit à sa merveilleuse organisation des chemins de fer d'avoir pu terminer cette guerre. Les officiers militaires, s'étonnant de Girouard obtenant des déplacements de troupes qu'ils croyaient impossibles, l'accusaient de recourir à des artifices diaboliques pour accomplir ses miracles."—Dépêche de Londres au **News** de Toronto.

Pas trop mal pour un qui n'est pas de la "race supérieure".

JOUR DE L'EMPIRE.

Le "Canadian Club" a pris l'initiative d'une demande de prières au Prince de la Paix, à être faites les 23 mai, jour dédié à l'Empire.

L'idée est bonne, et il nous fait plaisir de constater que les jours d'épreuves ont ceci de bon qu'ils font lever les yeux vers Celui qui tient entre ses mains les destinées des nations et des individus.

La prière suggérée se termine ainsi:

"And soon, O Blessed Prince of Peace,
Bring in the days when war shall cease;
And men and brother shall unite
To fill the world with love and light;
But now, O Lord, we plead with Thee
For Britain's cause on land and sea."

On ne saurait mieux dire; cependant il y a mieux à faire, c'est de mettre d'accord la conduite extérieure avec la prière qui est censée sortir du coeur.

Le succès de L'Angleterre, personne plus que nous ne le désire en ce moment, car nous sommes loyaux par devoir et dans l'occurrence notre loyauté est d'autant plus facile, que les liens du sang ne sont pas sans influencer notre manière de voir et de sentir.

L'Angleterre n'a pas sur cette terre d'Amérique de sujets plus fidèles, à une condition cependant, et elle nous est suggérée par ces deux vers:

"And men and brother shall unite
To fill the world with love and light."

Fort bien, mais cela n'est possible qu'en autant que ceux qui sont censés représenter les intérêts britanniques au Canada n'imposeront pas aux sujets de langue française un joug que les Allemands n'ont jamais imposé aux français d'Alsace.

Le régime de coup de botte ne devient pas charmant parce que la botte est portée par une jambe britannique.

Nous sommes de bonne race, et notre rôle n'est pas celui du chien couchant.

Le régime de l'amour, de la lumière et de l'affection fraternelle nous va, à condition que mettant les actes d'accord avec les paroles, on commence par nous donner ce qui nous est garanti par le droit naturel et la Constitution de ce pays.

Dans ce Dominion, nous sommes parti au Contrat et non des Valets dans la maison d'un maitre. Le plus tôt on aura compris cette vérité, plus proche sera le règne de la lumière et de la paix dans l'affection fraternelle.

KNOX MAGEE VA EN CREVER DE DEPIT.

Bing: il ne manquait plus que cela: un journal anglais qui dénoncerait le peu d'ardeur des Anglo-Canadiens à s'enrôler et tâcherait de secouer leur torpeur en affirmant que dans une province aux deux tiers anglaise, 60% des hommes enrôlés, dans le bataillon actuellement recruté, sont de langue française.

Où donc cela? direz-vous. Où donc ce fait qui ferait crever de dépit le brave à trois poils qui a nom Knox Magee.

Dans les Provinces Maritimes où les Acadiens — les fils de ceux que déportèrent les Prussians de 1753 — sont en train de figurer d'importante façon au tableau de recrutement pour service outremer.

Que Knox Magee et tous ses pareils se donnent la peine d'ouvrir le **Gloucester Northern Light,** de Bathurst, Nouveau-Brunswick, édition du 28 avril dernier, et ils y liront ce qui suit:

"Les autorités militaires du Nouveau-Brunswick expriment leur surprise de voir que, dans cette province, les jeunes gens de langue anglaise répondent de manière peu satisfaisante aux demandes de volontaires pour service outremer. Dans les premier et second corps expéditionnaires, l'enrégimentation de langue anglaise a été plutôt pauvre ("the showing of the English-speaking people was poor enough") mais, dans le recrutement du corps expéditionnaire, la part des gens de langue anglaise a été moindre encore qu'on s'y attendait naturellement. Des 700 hommes enrégimentés jusqu'ici dans le 55ème bataillon plus de 60 pour cent sont de langue française, bien que, dans cette province-ci, les gens de langue anglaise forment les deux-tiers de la population. A Bathurst même, 25 hommes se sont inscrits comme volontaires, dans le 55ème dont 2 seulement de langue anglaise."

Ceci se passe de tout commentaire.

MOT D'ENFANT.

On fait passer un examen à une petite fille de huit ans sur l'invasion des Barbares. Elle est très calée sur Attila, roi des Huns.

—Qui a sauvé Paris? lui demande-t-on.

—C'est sainte Geneviève.

—Et les Parisiens, que faisaient-ils?

—Ils faisaient leurs malles pour Bordeaux.

LE COIN DES DAMES

QU'EST-CE que le bonheur? En quoi consiste-t-il? Voilà deux questions, chères lectrices, que je me suis posées bien souvent. Le bonheur réside-t-il dans le comfort plus ou moins élégant de notre intérieur? Le bonheur se trouve-t-il à se donner tout ce qui semble rendre la vie plus agréable, plus facile à supporter, même dans les peines et les afflictions Le bonheur est-il de s'enfermer en soi-même et de jouir seul de la vie, sans jeter même un rayon de ses plaisirs à ceux qui nous entourent? Si c'est en cela que consiste le bonheur, je l'appellerai "l'égoïsme du moi". Non, il faut chercher plus haut le sens du vrai bonheur.

La plus noble vie, le bonheur le plus intense: c'est l'oubli perpétuel de soi-même. Comme le soleil donne ses rayons, les arbres leurs ombrages, les fleurs leurs parfums, la personne généreuse ne mesure pas ses bienfaits. Son motto n'est pas: "autant que je donne, autant que je dois recevoir" mais bien "Fais tout le bien possible et n'attends la récompense que de Celui qui juge tout avec Son oeil de justice et de miséricorde". La vertu ou la noblesse, la grandeur du coeur aime à se partager. La générosité vient de l'abondance du coeur et étant riche par elle-même se croirait déshonorée si elle demandait du retour.

Le bonheur se résume pour nous, femmes, mères de famille, à entourer ceux qui dépendent de nous, de tout le "bonheur" possible. Avez-vous des vieillards dans votre intérieur? Que de soins, que de petits égards, que de tendresse on peut entourer la vieillesse d'un père ou d'une mère!

Se trouvant à charge, la délicatesse, la timidité les empêchent souvent de demander ces petits égards qu'ils aimeraient tant à recevoir et que leur seraient si doux venant de leurs enfants bien-aimés. Faites quelques petits sacrifices, retranchez quelque peu sur vos toilettes ou sur le luxe de la maison pour donner à ce vieillard des vêtements bien chauds; lui procurer ses lectures favorites; l'abonnement d'un journal qu'il aime. Consacrez quelques minutes de votre temps pour causer avec eux de leur "passé". Ils aiment tant à parler du bon vieux temps et que de leçons ne recueillons-nous pas de ces vies qui ont été une chaîne de dévouement pour les autres.

Qui, — rendez heureux ceux qui dépendent de vous! Procurer la joie autour de nous est un de nos devoirs, aussi important que de donner le nécessaire à ceux qui nous sont chers.

Cette fleur de générosité parfumera de bonheur ceux qui vivent avec nous. Le "bonheur" habite dans nos murs, ne le cherchons pas ailleurs. Ce serait montrer "l'égoïsme du moi". Nous possédons tous sous nos toits, le véritable bonheur; le secret de le savoir, de le connaître, de le sentir, c'est d'entourer de délicates prévenances, d'égards, de généreux soins et de bons procédés ceux avec qui notre vie se trouve intimement liée!

Jeter un peu de bonheur dans notre entourage voilà le secret du vrai "bonheur."

GERTRUDE.

Celle qui considère vos besoins avant vos mérites.

Celle qui oublie les fautes et vous donne de bons conseils.

Celle qui se réjouit quand la fortune vous sourit.

Celle qui, une fois arrivée au sommet de l'échelle, ne vous oublie pas si vous êtes en bas.

Celle qui vous regarde de la même manière, dans l'infortune comme dans la prospérité.

Celle qui prend soin de vos intérêts comme des siens.

Celle qui vient vous secourir au moment du danger.

Fleur de Lis.

DE LA MODE.

Le petit boléro, sans manches, sera beaucoup apprécié cet été. On emploie du taffetas ou de la toile dans sa confection et on la porte avec des robes de mousseline, de crépon ou de voile de coton.

* * *

Les robes avec volants de broderies sont toujours les préférées pour les couturiéres amateurs à cause de la facilité de confection et aussi à leur effet très habillé.

* * *

Une robe qui plaira certainement à votre fillette se compose d'une jupe par plis avec bretelles et poches dans la ceinture et d'une guimpe. On peut employer pour ce genre de modèle des lainages légers pour la jupe et des tissus de coton pour la guimpe.

* * *

Votre bambin se réjouira d'avoir un costume à la "Oliver Twist". Il est composé d'un pantalon droit se boutonnant sur une blouse de couleur contrastante.

RECETTES.

Soupe aux choux (Maigre.)

Les choux étant hachés, on les met à l'eau bouillante, avec poivre, sel et un morceau de beurre. Quand les choux sont cuits. vous mettez trois jaunes d'oeufs dans trois demiards de lait que vous ajoutez quand la soupe est tirée du feu.

Veau au fourneau.

Ingrédients: 3 lbs de veau maigre; ½ lb de lard salé; 2 oeufs; 3 crackers au soda écrasés; 1 cuillerée à thé de sel; 1 cuillerée à thé de poivre; 3 cuillerées à soupe de crême; 2 cuillerées à soupe d'eau bouillante.

Préparation: Hachez le veau et le lard bien fin, ajoutez le sel, poivre, crackers, les oeufs bien battus, la crême et l'eau chaude. Mélangez bien le tout, graissez un plat en granit et mettez ce mélange bien paqueté, couvrez et faites cuire, dans un fourneau modérément chaud, pendant une heure. Découvrez et laissez cuire encore une demi-heure. Servez chaud ou froid et coupez par tranches.

Panais sautés.

Faites bouillir les panais. Tranchez-les dans le sens de leur longeur et faites frire dans le beurre pour que cela devienne jaune foncé.

Sucre au coco.

Ingrédients: 4 tasses de sucre blanc; 1 tasse de lait; 1 tasse de coco; 1 cuillerée à thé de vanille.

Préparation: Faites bouillir le sucre et lait pendant cinq minutes. Versez dans un plat beurré.

C. D.

LE SOULIER DE REBE.

Jules cause avec moi; c'est maintenant un homme,
Dix ans le mois prochain; aussi faut-il voir comme
Il gonfle avec orgueil sa pointrine à l'étroit
Dans son habit trop juste! et l'on dirait qu'il croit
Etre fort avancé dans la vie; et je jure
Que le désabuser serait lui faire injure.
Parmi les questions qu'il sait multiplier,
Hier, il demandait si le petit soulier
Qu'un ruban bleu suspend au mur de sa chambrette,
(O naïf souvenir d'un temps que l'on regrette)
Avait bien pu loger son petit pied d'enfant.
Certainement, lui dis-je. Alors il se défend
D'avoir jamais porté si petite chaussure;
Et de son pied déjà très fort, prenant mesure,
Difficile travail qui le tient absorbé,
Il essaie à chausser son soulier de bébé.

Alophe Poisson.

Extrait de "Sous les Pins."

PENSEES CUEILLIES AU HASARD.

Quand je reçois une offense, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.

* * *

Quand la vie a cessé d'être un plaisir, elle n'a pas cessé d'être un devoir.

* * *

L'amie sincère.

L'amie sincère est celle qui vous tend la main quand tout le monde vous abandonne; qui pleure avec vous quand le monde rieur s'éloigne de vous.

AU REVOIR, MAMAN!

Comme c'était son "unique", la veuve ne put résister au désir de le suivre jusqu'à la fin.

Après... à la grâce de Dieu!

Elle prit le train pour N... descendit à l'hôtel le plus proche de la caserne, et pendant douze jours vécut de la vie du soldat.

Elle se levait le matin à leur heure les suivait à l'exercice, prenait son déjeuner sur le terrain... un croissant, une tasse de café achetés à une brave femme, sorte de cantinière civile qui trônait sur l'herbe entre deux paniers.

Puis elle ramenait le régiment à la caserne, et rentrait à son hôtel pour se reposer un peu.

L'après-midi elle repartait, à six kilomètres, pour assister au tir en campagne.

Dans une forêt de rêve, où les oiseaux, les plantes, les fleurs chantaient la vie et le renouveau, elle ne voyait de loin que son fils allongé dans les feuilles tombées, s'exerçant à l'oeuvre de mort sur des silhouttes couchées et debout.

Vers 4 heures, elle était revenue en ville; elle allait alors se blottir contre l'autel de la Sainte Vierge, lui demandant la grâce d'être la femme forte, celle qui monte sur son coeur pour atteindre jusqu'à son héroïque devoir.

La journée finissait très doucement: son fils venait diner avec elle; et là, dans cette chambre étrangère, sa tête rasée sur les genoux, de sa maman, le soldat redevenait le petit, le tout petit.

Ils égrenaient ensemble, comme un chapelet d'amour, les souvenirs du passé, ou bien, l'un contre l'autre, ils se taisaient regardant l'ombre grandir, jusqu'au moment où les trois quarts de 9 heures sonnaient au clocher de la vieille tour.

Alors, vivement, le jeune homme bouclait son ceinturon, coiffait son képi:

—Au revoir, maman... à demain!..

Elle l'entendait dégringoler l'escalier, et dans la tristesse du départ brillait comme une étoile le mot: demain!..

Plusieurs fois, il amena des amis.

Alors la chambre d'hôtel s'emplissait de jeunesse et de gaieté.

Elle n'était plus la mère d'un fils unique, mais la maman de tous ces grands.

Elle recousait les boutons, réparait les capotes, faisait du thé, donnait des conseils...

Et ces jeunes gens la remerciaient avec de bons sourires et de solides poignées de mains...

—Madame, vous êtes trop bonne!

—Madame, après la guerre on vous revaudra cela...

Après la guerre! Pauvres petits!

Un soir, son fils vint seul, plus tôt que d'habitude.

Il avait l'air préoccupé.

Pourtant la bouche voulait dire des choses gaies. Mais le peu que signifient les lévres, quand on a du grave a se confier!..

Et au travers du mensonge des mots, les deux âmes s'avouaient.

Ils dînèrent vite, gênés l'un et l'autre.

—Veux-tu que je t'accompagne?

—Oui, mais pas jusqu'à la caserne... Tu comprends..? j'aime mieux rentrer seul.. c'est samedi... il y en a qui boivent...

Elle ne le regardait pas, mais elle le voyait rougir. A vingt ans, les beaux jeunes gens ne savent pas encore mentir... surtour à leur mère...

Elle mit son chapeau en silence et descendit avec lui.

Ils prirent par le boulevard désert à cette heure. Alors, lui redevint tendre, caressant... Il lui serrait la main en disant:

—Ma petite maman! ma chère petite maman!

Arrivés à la rue qui aboutit à la caserne, il embrassa longuement sa mère; puis, d'un geste lent, mais résolu, il se dégagea:

—Au revoir... je suis en retard.

Il partit... fit quelques pas hésitants, se retourna comme s'il voulait revenir, et disparut dans l'ombre de la rue.

Maintenant, elle est sure!

Ils partent ce soir...

Deux heures... deux longues heures... elle tourne, retourne autour de la caserne.

La nuit est venue...

Tout d'un coup, vers 9 heures, les deux grandes portes s'ouvrent, et, au pas, sans musique, mais sac au dos, dans un silence impressionnant, le régiment commence à sortir.

Le martèlement sourd de la troupe en marche met aussitôt le monde aux fenêtres...

La femme suit... elle suit ce régiment qui est devenu le sien. Il s'avance lentement, dans un ordre magnifique... ombre souple et vivante dans le l'ombre morte...

Il est là son enfant... son petit.. le fils de son sang et de son lait... l'enfant de tout son coeur... Ses yeux ardents ont beau scruter chaque ligne... Elle ne le reconnaît pas. Oh! l'apercevoir une fois encore.... une dernière fois!..

Mais lui l'a vue, car, au moment où les soldats arrivent à la gare, un cri jaillit du font de cette masse humaine... un cri qui fait se redresser la femme:

—Au revoir... maman!

—Au revoir... mon petit!...

Et ce fut tout... les portes de la gare se refermèrent...

Elle revint lentement, par le même chemin...

Parfois, elle s'arrêtait, levant la tête vers ce ciel d'où seul pouvait venir le secours, et où semblaient la regarder d'attentives étoiles. Et elle faisait sa prière au hasard des sentiments qui se heurtaient en elle:

—Etre éternel et bon... toi qui règnes dans les cieux... toi qui as pétri d'amour le coeur des mères... comme tu dois la comprendre ma supplication!.. Garde-le-moi, mon petit!... je n'ai plus que lui!.. Oh! si jamais je le perdais!..

Elle s'abandonnait à sa souffrance.

Demain, elle serait plus forte... mais aujourd'hui... mais ce soir... qu'il lui soit permis d'être humaine.. Coulez, mes pauvres yeux...

Et la nuit compatissante étendait la pudeur de ses voiles autour de la mère douloureuse, comme pour lui permettre de pleurer sans que la Patrie la voie...

Pierre l'Ermite.

PENSEES DE MAI.

Au cours de ce mois béni, tous les chrétiens aiment à prier chaque jour la Très Sainte Verge, depuis l'enfant qui chante avec une piété naïve:

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau,

jusqu'au vieillard qui se plaît à rechercher avec reconnaissance, à travers les ans écoulés le souvenir des grâces reçues de la Reine du ciel. Par ordre du Pape, aux supplications traditionnelles est jointe la récitation de la "Prière pour la paix".

C'est en vue de la victoire et de la paix que se fera également, du 8 au 16, dans le pays entier, une prière nationale à l'héroïne française, à la bienheureuse Jeanne d'Arc. Victorieuse des Anglais d'autrefois, nous lui demanderons de donner aux Anglais d'aujourd'hui, aux alliés et à nous, le triomphe sur les Barbares, et par la victoire la paix.

La paix! Voilà, certes, une prière bien catholique.

Isaïe, de longs siècles en avance, avait saluée le Messie comme le "Roi pacifique". Sur la crèche, berceau du Sauveur, les anges chantèrent la paix. C'est la paix que le divin Maître glorifiait dans ses béatitudes. C'est elle qu'il annonçait à chacune des apparitions qui suivirent sa glorieuse résurrection.

C'est un lieu commun, trop souvent exposé pour qu'il soit nécessaire de le développer ici, de redire qu'à travers les âges, l'Eglise, fidèle sur ce point comme sur tous les autres à l'enseignement du Maître, fit oeuvre pacifique. Oeuvre pacifique, certes, la civilisation lentement inculquée aux barbares qui avaient envahi et détruit l'Empire romain. Oeuvre pacifique, cette lutte séculaire, qui, par la trêve de Dieu et autres institutions similaires d'abord, puis par la diffusion du Tiers-Ordre de Saint-François, réduisit peu à peu les combats singuliers et les luttes intestines qui étaient le pain quotidien des peuples. Oeuvre pacifique enfin l'élaboration et la diffusion de cette théologie de la guerre (Elle a été plusieurs fois résumée ici. En dernier lieu, elle a été développée par M. le chanoine Gaudeau dans un chapitre du livre connu: *La guerre allemande et le christianisme.*), d'où sont sorties ces règles internationales que l'Allemagne, depuis le début du conflit, foule aux pieds avec un cynisme révoltant.

En faisant prier pour la paix, le Pape continue donc la tradition séculaire de l'Eglise.

Mais, si l'Eglise aime et désire la paix, non seulement elle ne condamne pas, mais elle approuva toujours les guerres légitimes, et elle sut glorifier avec éclat ceux qui versèrent leur sang pour la patrie.

Lorsque celle-ci est menacée, lorsque ses frontières sont violées, elle bénit quiconque vole à la défense du territoire. Le Livre des Macchabées dans l'Ancien Testament, les Oraisons funèbres de Bossuet dans le Nouveau, pour ne citer que ces deux exemples, sont d'éloquents témoignages de cette bénédiction.

La théologie, qui est le catéchisme des prêtres, et le catéchisme qui est la théologie du peuple, répètent doctoralement ces leçons à travers les âges, disant à tous que le quatrième commandement de Dieu, après avoir ordonné l'amour envers les parents, ordonne aussi le dévouement envers cette grande famille qu'est la patrie. Non seulement le citoyen en âge de porter les armes peut, mais il doit obéir à l'ordre de mobilisation et se sacrifier à la défense de son pays.

Dans cette guerre effroyable, du reste, nos ennemis semblent avoir pris à tâche de ne laisser subsister aucun doute dans les esprits, aucune division dans la nation, aucune pusillanimité dans les coeurs. Avec une audace inouïe l'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph repoussèrent les propositions d'arbitrage et de pacification faites jusqu'au dernier moment par les nations alliées, car ils se croyaient sûrs du succès. Puis, avec une brutalité sauvage, malgré les traités, foulant aux pieds leur propre signature, ils ont envahi le Luxembourg et la Belgique. Enfin, appliquant avec une rigueur sans précédent la théorie prussienne de la force brutale, ils ont bombardé les villes sans motif de guerre, exécuté des civils pacifiques et en particulier, un nombreux clergé, commis enfin des excès de toute sorte. Mettant ainsi contre eux tous les droits, ils ont fait contre eux l'union de tous les bons citoyens.

Et maintenant que la guerre se prolonge, multipliant dans le monde entier ses affreux ravages, les courages pourraient mollir. Des centaines de milliers d'hommes ont péri, le deuil est partout, un dixième de notre territoire est souillé par la présence ou par les canons de l'ennemi, les ruines sont immenses. Partout, par conséquent, des tranchées aux derniers villages, s'élève le cri ou le soupir: "Quand donc viendra la paix" Mais les excès ont été tels, l'agression si sauvage, l'injustice si patente, le militarisme prussien apparaît à tel point "le péché de l'Europe" et le péril de la civilisation, que chacun refoule son légitime désir et que, de la dernière tranchée au plus extrême hameau du pays, tous disent: "Nous nous ferons hacher, s'il le faut, mais nous ne céderons pas jusqu'à ce qu'une victoire décisive écarte pour longtemps la perspective de pareil fléau. Notre génération paye les fautes commises. Nous ne voulons pas qu'une autre génération expie le crime de nous être arrêtés avant d'avoir accompli l'oeuvre de défense de notre patrie et de la vraie civilisation."

Chaque jour nous admirons davantage l'accent convaincu des lettres qui de partout nous apportent les échos de ce sentiment national.

C'est donc de bien grand coeur que pendant ce mois de Marie et durant la neuvaine de Jeanne d'Arc, nous prierons pour obtenir la paix dans le triomphe du bon droit opprimé, la paix dans la victoire.

La liturgie catholique nous dit que la Sante Eglise attribue à l'évidente intervention de la Très Sainte Vierge la délivrance des plus grandes épreuves par lesquelles elle passa au cours de l'histoire. C'est pourquoi aux heures des grands périls c'est vers la Reine du ciel qu'elle élève sa voix suppliante. Ainsi s'élève à cette heure la voix de la France, de l'Europe, de la civilisation chrétienne qui, en face de l'invasion de ces nouveaux Barbares, dignes fils des anciens, invoque. Celle qui a sur le coeur de Dieu une toute-pussance d'intercession et lui dit: "Vierge Marie, de ces nouveaux Barbares, délivrez notre pays. Dirigez nos chefs, éclairez les esprits, fortifiez les âmez, brisez les obstacles; sauvez l'Europe et la France. Que l'immense holocauste des victimes tuées par l'ennemi, que les innombrables sacrifices connus ou cachés obtiennent la victoire du droit et le salut de la patrie! Et puisque dans l'ordre des desseins divins, des conversions doivent être nécessaires, pour obtenir cette grâce, obtenez-nous ces conversions mêmes. Faites que dans notre peuple se fasse le travail d'âme nécessaire pour mériter la victoire et la paix."

Franc.

ST-VITAL, MAN.

Le 20 mai, les élèves de l'école St-Germain ont eu congé en l'honneur du 61ème anniversaire de leur Président.

Ils eurent un magnifique pique-nique organisé par leur dévouée institutrice, Mlle Antoinette Thibault qui n'a rien épargné pour leur faire passer un après-midi agréable.

Ce pique-nique eut lieu dans la sour de l'école.

Un ami.

TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Quatre cents morts et blessés dans un tamponnement en Angleterre

Carlisle (Angleterre), 22. — Une des plus terribles catastrophes dont parleront les annales des chemins de fer anglais a eu lieu ce matin à six heures, près de Gretna, sur le Caledonian Railway, quand trois trains sont entrés en collision.

Cinquante personnes au moins ont trouvé la mort dans cet accident, et la liste finale contiendra un bien plus grand nombre de victimes, car on croit que bien des voyageurs ont été blessés mortellement. Le total des victimes s'élèvra probablement à 400 car la liste des personnes plus ou moins blessées est très longue.

L'un des trois trains qui sont entrés en collision transportait des troupes, l'autre était un train omnibus et le troisième un rapide de la ligne Londres-Glasgow.

Cinq cents hommes d'un régiment se trouvaient dans le train affecté aux troupes. Quand l'appel fut fait, après la catastrophe, seuls cinquante-deux officiers et soldats y répondirent, d'autres soldats cependant purent prendre soin de leurs camarades blessés.

Le feu se déclara dans les wagons brisés ce qui rendit cette scène encore plus épouvantable.

Les secours arrivèrent rapidement. Les pompiers furent appelés, et après s'être rendus maîtres du feu, ils prètèrent leur concours pour aider à retirer des débris de la catastrophe les morts et les blessés.

Les champs voisins eurent bientôt l'apparence d'une immense ambulance, où morts, mourants et blessés formaient de longues rangées.

Le feu gagna rapidement tous les wagons brisés. L'incendie eut bientôt une telle violence, que les hommes qui étaient venus porter secours aux victimes de la catastrophe durent se retirer. Il n'y avait rien à faire qu'à attendre l'arrivée des pompiers, qui se rendirent en toute hâte sur le lieu de l'accident.

Aussitôt arrivés ils travaillèrent avec une ardeur incroyable à se rendre maîtres du feu, ce à quoi ils réussirent, mais avant que le feu fut éteint, de nombreux passagers, pris sous les débris des wagons, n'ayant pu s'échapper, furent brûlés vivants sous les yeux des témoins incapables de les secourir.

Les sauveteurs se virent exposés à un nouveau danger quand les cartouches placées dans les ceintures des soldats emprisonnés sous les wagons en feu, firent explosion, ce qui fit partir les balles dans toutes les directions.

Les wagons de munitions qui se trouvaient à l'arrière du train furent détachés à temps du convoi, pour éviter qu'elles ne fissent explosion.

LE KAISER EST SUR LE FRONT ORIENTAL

Amsterdam, 21. — Un rapport officiel publié à Berlin dit que l'empereur Guillaume a assisté dimanche dernier aux combats qui se sont livrés sur le front oriental, tout d'abord avec l'état-major général et plus tard avec une division qui luttait désespérément pour traverser de force la San.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



FREQUENTATIONS

En présence d'un peu de négligence de certains parents, je crois utile de mettre sous les yeux des lecteurs de la **Liberté** les sages avis que nos bons parents nous donnaient d'une manière si amicale et si paternelle dans notre chère Province de Québec. C'est pour les faire revivre et les faire mettre en pratique que je les écris aujourd'hui.

Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, après une jeunesse généralement exempte de fautes graves, viennent faire naufrage sur l'écueil des fréquentations.

Cependant, c'est presque toujours à ce moment périlleux que les pères et les mères, même les plus irréprochables, se relâchent de leur surveillance ordinaire.

Voyez cette jeune fille et ce jeune homme, seuls dans le salon, à l'écart du reste de la famille, ou qu'on laisse aller veiller, se promener à pied, en voiture, ou en chars, sans les accompagner. A moins d'un miracle, ces deux infortunés tomberont dans des familiarités regrettables. Votre fille, dites-vous, est pure comme un ange, sage et réservée; et celui qui la fréquente est honnête et digne d'elle. Supposons qu'ils sont réellement ce que vous dites, en vertu de quel principe êtes-vous dispensés de veiller sur eux? Au sortir des mains du Créateur, Adam et Eve étaient innocents et saints; cependant, ils n'en ont pas moins fait la chute la plus lamentable. De plus, regardez autour de vous, et vous aurez la preuve que vous raisonnez mal.

Si vous possédez un riche diamant, le laissez-vous à la portée de tout le monde, sous le prétexte que ceux qui fréquentent votre maison sont d'honnêtes gens, que vous les savez respectables? Vous vous en gardez bien, parce que c'est l'occasion qui fait le larron. D'ailleurs, ce sont précisément ceux qui sont bons et honnêtes que le démon tente d'avantage; autour desquels il ne cesse de rôder tant qu'il ne les a pas fait tomber. Il s'inquiète moins des autres, parce que son souffle impur les a déjà empoisonnés.

Généralement aussi, ceux qui ignorent le mal et ne peuvent en soupçonner les dangers, sont les plus imprudents, et font souvent les plus lourdes chutes. Croyez-moi: Soyez prudents et vigilants dans ces occasions périlleuses pour l'innocence de vos enfants; soyez-le même jusqu'au scrupule, car dit l'**Ecclésiastique**, "la fille qui est dans la maison de son père doit être pour lui un sujet de veille sans cesse, et le soin qu'elle lui cause lui ôte le sommeil."

Si vous voulez ne pas charger votre conscience des fautes que vos enfants peuvent commettre dans ces fréquentations, suivez fidèlement les règles de prudence que je vais énumérer.

Ne prolongez jamais le temps des fréquentations. Si un jeune homme n'est pas prêt à se marier, ne le recevez pas chez vous; ou du moins, ne le laissez jamais parler à votre fille, qu'en conversation générale.

Quand aux jeunes gens qui font profession de courtiser les jeunes filles, uniquement pour passer le temps. C'est un désordre qu'il ne faut jamais tolérer.

Ne laissez jamais votre fille seule avec le jeune homme qui la fréquente, pas même un instant, s'il est possible. Que ces visites une fois par quinze jours ou tout au plus une fois par semaine ne se prolongent jamais à une heure avancée de la nuit; c'est un désordre. Ne permettez pas à votre fille d'aller seule conduire à la porte celui qui la fréquente; c'est contraire à la bienséance.

"Une fille bien élevée, honnête, craignant Dieu, aimant la vertu, ne parlera jamais à un jeune homme à l'insu de ses parents et hors de leur présence ou de quelqu'un qui lui en tienne la place. Quand on ne veut pas faire de mal, on ne craint pas les témoins."

Ne permettez jamais à votre fille de sortir seule avec le jeune homme qui la fréquente, pas même pour aller à l'église. La laisser aller aux veillées, se promener en paroisses étrangères avec son prétendant, serait une imprudence impardonnable. "Soyez toujours présentes, dit aux mères saint Alphonse, lorsque la nécessité exige ces entrevues, et ne faites pas comme telles mères, qui offrent leur fille comme une marchandise, et qui tiennent leurs portes au large, plus désireuses du mariage de leurs filles que de la pureté de leurs âmes. C'est un sacrifice qu'elles font à l'enfer et comme l'affirme le prophète David: elles ont immolé leurs filles aux démons... Oh! que de mères, s'écrie le saint, seront condamnées au jugement dernier!"

Que votre fille ne se laisse pas embrasser par celui qui la fréquente, parce que les embrassements entre personnes de sexe différent sont rarement exempts de dangers.

Il ne vous appartient pas d'imposer à vos enfants des partis qui ne leur sourient pas. C'est un abus d'autorité. Vous ne devez même pas les solliciter ou les pousser d'aucune manière. Votre droit et votre devoir consistent seulement à diriger prudemment le choix de vos enfants, sans gêner leur liberté.

Ne portez jamais vos jeunes gens à faire des mariages d'intérêt. Les biens temporels ne sauraient donner aux époux le bonheur domestique. Les vertus chrétiennes, les qualités d'une bonne ménagère, une conduite irréprochable, un bon caractère, telles sont les qualités principales d'une jeune fille qu'un jeune homme doit épouser.

Une jeune fille doit être poussée à s'allier non à celui qui est riche, mais à un jeune homme rangé, fidèle aux devoirs de sa religion et qui a su surtout honorer ses parents, puisqu'il aura les bénédictions du ciel comme le promet la Sainte Ecriture.

La meilleure politique est de marier les jeunes gens dès qu'ils sont capables de fonder une famille. Le niveau des moeurs serait plus élevé, si les parents mariaient leurs enfants plus jeunes qu'ils ne le font ordinairement. En attendant un établissement auquel on aurait dû songer plus tôt, ils courent les veillées, prolongent les fréquentations et finissent par se démoraliser.

Rappelez-vous, pères et mères, les règles de prudence chrétienne que je vous ai exposées et mettez-les en pratique.

Primo.

UNE LECON DE GRANDEUR D'AME

... Le 10 mars, à 7 h. 30 du matin, raconte un soldat, notre régiment a fait sauter, à l'aide d'une mine, une tranchée ennemie. L'effet fut terrible. A 300 mètres la terre trembla. Sur le trou béant, quatre Boches gisaient, morts. Un autre était enseveli vivant, jusqu'aux épaules.

Le 11, le soldat teuton appelait toujours, et sa plainte était si lugubre que ça nous faisait mal. Alors, un capitaine de chez nous, faisant un porte-voix de ses deux mains, cria, en allemand, à l'enseveli:

— Dis à tes camarades qu'ils viennent te chercher, nous ne tirerons pas. S'ils ne viennent pas, eh bien, nous irons te sortir!

Cinq minutes après, un sergent déséquipé sortit de la tranchée boche; puis deux autres soldats le suivirent. Tous deux étaient de grands et forts gaillards aux uniformes tout flambants neufs. Vingt dious! c'étaient des hommes de la garde impériale. Nous avions la garde devant nous.

Tous trois arrachèrent leur camarade (il avait une jambe cassée) et l'emportèrent dans leur tranchée.

Nous avions regardé, attentifs, émus même, sans un bruit et dans un silence impressionnant.

Peu après, devant nous, dans la tranchée ennemie, nous avons remarqué un mouvement. Soixante Boches environ s'étaient massés et en brandissant leurs calots gris à bande rouge ils criaient (sans se faire voir): "Kamarades! Kamarades! merci."

Et toute la nuit dans ce secteur, pas un coup de feu ne fut tiré du côté des Boches, auxquels cet acte d'humanité a dû servir de leçon.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA HOLLANDE ET LE VATICAN

Bien que n'étant pas en guerre, le gouvernement protestant de la Hollande vient de déléguer Mgr Noleus à Rome avec mission de rétablir des rapports avec le Vatican.

Mgr Nolens est le premier représentant de la Hollande auprès du Vatican.

L'ANTI-CLERICALISME ET SES MEFAITS.

Au début de la guerre la France s'est trouvée dans un état de non préparation qui a été une douloureuse surprise pour ceux qui suivaient d'un oeil distrait les choses de France. L'espionnage allemand s'était installé partout préparant le terrain à l'avalanche allemande qui faillit atteindre Paris. Un sectarisme abject et inepte avait forcé nombre des plus brillants officiers de l'armée française à prendre leur retraite tout simplement parce qu'ils allaient à la messe; nombre d'autres s'étaient vu refuser tout avancement à cause de leurs croyances religieuses; quantité d'aigrefins, de nullités militaires, que Joffre a du mettre à la réserve depuis, avaient été poussés au premier rang. N'eut été l'inépuisable force morale de la France, ses profondes énergies de nation façonnée par des siècles et des siècles de catholicisme, notre ancienne mère patrie aurait été infailliblement écrasée par l'envahisseur, lequel se serait retourné contre les Alliés de la France les aurait défait l'un après l'autre.

De cette criminelle incurie du gouvernement radical et persécuteur de la France des dernières quarante années, les témoignages ne font pas défaut. Tout dernièrement M. le chanoine E. Camut, de Chalons-sur-Marne, France, écrivait à un ami du Manitoba:

"Depuis le mois d'août nous sommes ici dans la zone des armées. Le 4 septembre, après nous avoir bombardés une à deux heures, les Français battant en retraite, les Allemands ont occupé la ville où ils ont séjourné pendant huit jours. Mais dès le 9 septembre la bataille de la Marne se développait au Sud-Est et au sud de Châlons. Le général de l'**Angle de Carie**, commandant l'armée française au sud-est, infligeait une rude défaite aux Allemands. Ici, on a vu le 5 septembre des officiers ennemis et généraux d'Etats-Major pleurer en avouant qu'ils n'avaient pas encore fait de pertes aussi considérables. Le 10, on apprenait qu'au sud-ouest de la ville, le général Foch avait écrasé l'armée qui lui était opposée. Le 11 les Allemands battent en retraite; les Français les poursuivent et arrivent à Châlons le 12 entre 6 et 7 heures du matin. **Malheureusement notre gouvernement de Francs-Maçons n'avait voulu rien prévoir, nous manquions de munitions, ce qui ralentit la poursuite et donna le temps aux Allemands de se fortifier à 30 kilomètres d'ici environ, dans des tranchées qui exigent une guerre de siège. Aussi pendant six mois nous entendions les canons tous les jours. Notre Etat-Major a travaillé à réparer l'imprévoyance (pour ne pas dire plus) de nos ministres et de notre majorité parlementaire. On a fabriqué canons, mitrailleuses, obus, etc. etc., qui manquaient au commencement. Si nous avions été tout d'abord outillés comme nous le sommes actuellement, les Allemands, après la bataille de la Marne, auraient dû fuir en hâte et évacuer la France et la Belgique.**

Nous avons vu passer ici des centaines de mille hommes, canons, mitrailleuses, munitions, autos blindés, réflecteurs, etc. Quel outillage et aussi quoique l'ennemi ne puisse plus avancer, quelles destructions! Que de misères! Mais la vue de la mort ramène un grand nombre d'hommes à Dieu. Puissent ces conversions persévérer et faire refleurir la religion dans notre patrie! La France et son gouvernement sont bien distincts. Gouvernement de sectaires pires que des païens, mais dans les populations, il y a encore un grand fonds de foi et un esprit d'apostolat et de dévouement chrétien.

La vraie France, c'est la France catholique qui a certainement encore une sève religieuse puissante et féconde. Je crois qu'il en est de même du Canada catholique. Que Notre-Seigneur bénisse les deux nations, la Mère et la Fille."

LES NAISSANCES ILLEGITIMES.

La recrudescence de naissances illégitimes en Angleterre, que tous s'accordent à attribuer à la présence autour de Salisbury de quelques dizaines de mille soldats, a, dans les journaux anglais, provoqué l'expression de nombreuses opinions dénotant une incroyable aberration du sens moral. Ce qui est une déplorable absence de contrôle sur leurs filles de la part des parents, un déclin de la foi, une négation du mariage est présenté comme digne, excusé, glorifié comme une action patriotique. Un chancre ronge l'Angleterre protestante. Au lendemain de la récente enquête tenue afin de connaître le nombre des naissances illégitimes, autour du camp de Salisbury, un correspondant du Times de Londres a, sans ménagement, mis le doigt sur la plaie. Avec preuves à l'appui, il a démontré que les naissances illégitimes, ne sont pas en Angleterre le fruit de la pauvreté, mais bien quelque chose froidement voulu et prévalant surtout dans les classés aisées.

COMME A ROME

La Californie vient de voter une forte prime à une mère qui a donné naissance à plusieurs enfants. Tout comme à Rome, aux jours de la décadence. Cette similitude est encore plus frappante si l'on regarde aux autres côtés de la vie américaine. Même tendance à ne se point marier, à n'avoir point d'enfants une fois mariés; même goût effréné du divorce et du divorce obtenu sous les plus futiles prétextes.

TOUJOURS LA PERSECUTION.

Si les catholiques français meurent généreusement et joyeusement pour le salut de leur chère patrie, si nombre d'indifférents et d'incroyants reviennent à la foi des ancêtres, il n'en faudrait pas conclure cependant que dans notre ancienne mère patrie, l'élément radical et embusqué a abandonné la lutte et fait trêve à la persécution. Même dans le domaine de l'administration, le vol légal fait encore des siennes. C'est ainsi que nous pouvions lire dernièrement dans la "Semaine du Fidèle": "Le Conseil général de la Sarthe vient de modifier la destination de plusieurs immeubles que leurs fondateurs et la loi civile avaient affectés au service de l'Eglise."

A UNE LISEUSE DE ROMANS.

Mademoiselle.

Vous aimez la lecture. Il faut vous féliciter de rechercher une distraction qui nourrit l'esprit et élève l'âme. Car, il est entendu, vous lisez des romans; en triez-vous la fleur? Ne lisez-vous que les bons?

Ce n'est pas à vous, mademoiselle, qu'il faudrait prouver, que pour une jeune fille de dix-huit ans, le mauvais roman n'est pas seulement le roman franchement ordurier, ou encore le roman équivoque, polisson, croustillant; mais même le roman qui raconte trop complaisamment toutes les situations de la vie, qui, sans étaler le mal au grand jour, le laisse pourtant suinter partout.

Partout, que de brochures hautes en couleurs, les unes médiocres, les autres ignobles passent de mains en mains.

Vous les avez vues souvent, mademoiselle, aux mains de quelque jeune fille, en tramway, sur les bancs des parcs publics.

Dans ces productions, il y a tout ce qui suffit pour tourner la tête, et souvent pour pervertir le coeur.

Du roman médiocre au roman mauvais le passage est bien facile.

C'est la curiosité qui est ici notre plus grande ennemie, Mademoiselle.

Une amie vous rencontre, tout enthousiaste encore de son dernier roman; "Ma chère, l'as-tu lu? Ah! que c'est donc fin!.... Il faut que tu le lises.... je vais te le passer." Un autre jour, elle vous en présentera un plus leste. Elle se flattera de n'y avoir rien trouvé de mal.... Et d'ailleurs, on n'est pas toujours une fillette .... Et vous aussi, Mademoiselle, vous avez grandi en curiosité. La tentation sera forte.... Résisterez-vous? Ou cèderez-vous, à cet appas qui promet des sensations et qui secouera délicieusement vos nerfs? Ouvrirez-vous ce livre, malgré votre conscience qui sonne, l'alarme au dedans de vous-même?

Prenez garde! Mademoiselle, liseuse de romans qui ne maitrise pas l'élan qui l'entraine à tout lire est voisine des abimes. Elle perdra peu à peu sa délicatesse de sentiment, se familiarisera avec les situations les plus brutales de la vie, s'enhardira à tout juger, verra diminuer son estime des grands devoirs. Pour n'être plus comptée parmi les naïves elle se vantera de ce qui l'eut fait rougir autrefois....

Ecoutez, Mademoiselle l'aveu désolé d'une liseuse de romans, d'abord excellents puis moins bons: "Insensiblement les pratiques religieuses n'ont plus été pour moi qu'un souvenir; insensiblement mon coeur s'est détaché de mon mari, pas du tout héros de roman.

Me voyant froide à son regard, il a cherché l'oubli dans l'alcool! Nous nous sommes séparés.... Deux vies brisées!....

Que de tristes exemples encore! Tous vous avertissent, Mademoiselle, que la pente est bien rapide, des romans médiocres aux romans mauvais, et des romans mauvais, au naufrage total de la vertu et de la foi.

Quelle conclusion pratique vous conseillerai-je, Mademoiselle? J'en dégagerai quelques-unes très sures.

1o Convainquez-vous qu'il vous est très difficile de choisir vous-même, toutes vos lectures.

2o. Dans le doute si un livre est mauvais, ne l'ouvrez point.

3o. Convainquez-vous que c'est une illusion de croire que vous cesseriez facilement de lire un roman, dès que vous flaireriez l'odeur du mal.

4o. Demandez à votre confesseur une liste de bons livres. Il s'y entend.

Puisse-t-il introduire, de-ci de-là, dans votre liste, quelque vie de saint ou de sainte. Malgré l'austérité du titre, une vie de saint bien écrite ne vous sera pas un assommoir. Et le fond de ce **roman** vécu sera le plus beau thème qui soit, puisqu'il s'agit toujours de **l'amour**, mais de l'amour de Jésus-Christ.

(La Bonne Lecture)

PROTEGEONS LA JEUNESSE

Les ligues pour la protection de l'enfance s'occupent presque exclusivement des enfants pauvres; elles les distinguent en enfants négligés et en enfants compromis ou menacés. Dans les classes plus aisées on trouve rarement des enfants négligés, mais compromis ou menacés ne le sont-ils pas tous, parce que ce sont encore des enfants et non des hommes expérimentés? parce que disposés à se laisser influencer et prêts à imiter le mal autant que le bien qu'ils voient faire. Et les enfants ne sont pas seulement menacés par ces gens mal intentionnés, qui, de propos délibéré cherchent à corrompre les âmes des petits par leurs paroles ou par leurs écrits, mais aussi par tous ceux qui, par inattention, imprudence ou manque de prévoyance, n'ont pas d'égards pour les enfants dans leurs paroles ou dans leurs actes en présence de ceux-ci.

Il n'est pas besoin de le démontrer théoriquement, nous le savons tous par le souvenir de mille exemples de notre jeunesse, comment l'âme de l'enfant est susceptible pour les impressions qu'il reçoit de son entourage. Et de cette susceptibilité nait pour les adultes le devoir de peser leurs paroles avant de les prononcer devant les enfants. Malheureusement on voit souvent ce devoir négligé impardonnablement par de braves gens et auxquels on ne peut pas dénier de l'intelligence! Quelles conversations ne peuvent écouter les oreilles attentives des enfants descriptions de familles malheureuses, histoires d'amour et de mariage, commérages de domestiques les plus incroyables, explications de maladies et d'opérations, rapports de pièces de théâtres légères et immorales... Bien des gens s'excusent en disant:

"Les enfants ne comprennent pas tout!" Je ne sais pas si vraiment ils pensent ainsi; mais, nous autres soyons plus clairvoyants. Nous le savons par expérience — et maint "enfant terrible, nous le prouve péremptoirement — les enfants écoutent attentivement les paroles des grandes personnes et réfléchissent souvent plus profondément sur leur signification que ceux-mêmes qui les prononcent. Et le fait même, que les petits ne comprennent pas ou qu'ils comprennent imparfaitement ce que nous disons, renferme pour eux un grand danger. En effet leur imagination se forge alors toutes espèces d'idées les unes plus insensées que les autres, et le plus souvent il manque à ces enfants une mère intelligente et patiente qui, à force de bonté et de fermeté, parvient à mettre un peu d'ordre dans ce tourbillon de folies.

Evitons donc, dans notre conversation avec des gens adultes, toute parole inutile qui pourrait devenir nuisible pour les enfants qui sont auprès de nous et qui nous écoutent avec avidité. Allons plus loin même dans la bonne voie et mêlons à notre langage des mots utiles et édifiants qui seront autant de stimulants pour pousser les petits dans le chemin du bien et du devoir. La parole d'une personne étrangère surtout fait impression et marque son empreinte dans les jeunes cerveaux du moins lorsqu'ils ne savent pas l'intention qui les fait prononcer. De grâce, n'oublions jamais la force dont nous disposons ainsi envers les enfants et n'omettons jamais de semer le bon grain dans les jeunes coeurs.

Autour de la Ferme



LOI CONCERNANT L'INDUSTRIE LAITIERE C'EST UNE PROTECTION POUR TOUT LE MONDE

A la demande d'un grand nombre de directeurs et propriétaires de fromageries et beurreries, et même de cultivateurs nous publions quelques extraits de la nouvelle loi concernant la manipulation du lait et de ses produits.

C'est peut-être un peu sec, mais ce sera très utile pour ceux qui voudront s'en servir.

Règlements et notes explicatives

La loi concernant l'industrie laitière (1914) se compose pricipalement d'une révision de la partie VIII de la loi des inspections et de la vente (chapitre 85, Stauts refondus) partie qui est maintenant abrogée. Elle comprend de nouvelles définitions pour les termes "produit laitier," "lait homogénéisé," "crème homogénéisée," "colis" et "beurre de petit lait."

Les articles qui se rapportent au lait fourni aux fromageries, beurreries et fabriques de lait condensé ont été modifiés de façon à comprendre également les fabriques de poudre de lait et de caséine, les stations d'embouteillage du lait et les stations d'expédition de lait et de crème.

Les articles qui se rapportent à l'excès d'eau dans le beurre ont été rédigés à nouveau; ils correspondent maintenant aux nouvelles méthodes et simplifient l'application de la loi.

La disposition de l'ancienne loi qui pourvoyait à l'enregistrement des fromageries et des beurreries sous le commissaire de l'industrie laitière a été supprimée. Cet enregistrement était facultatif; c'est à peine si la moitie des fabriques en profitaient, et beaucoup de celles qui se sont fait enregistrer ne se sont jamais servi des numéros qui leur avaient été assignés.

L'article interdisant la livraison de lait contaminé ou partiellement sūt, aux fromageries et aux beurreries, a été supprimé parce qu'il était inutile. Cette question dépend entièrement du jugement du fromager ou du beurrier.

Une nouvelle clause dans la loi concernant l'industrie laitière se rapporte au poids du beurre, mis en pains ou en blocs. Beaucoup de gens se sont plaints que les pains ou les blocs de beurre n'avaient pas le poids voulu. Il était donc nécessaire de réglementer cette question.

Le classement et le marquage des produits laitiers sont également réglementés. Cette réglementation facilitera l'adoption de changements nécessaires pour faire face aux nouvelles conditions ou aux nouvelles méthodes et permettra également aux fonctionnaires chargés de l'application de la loi de réprimer plus promptement les nouveaux abus. Les règlements permettent de confisquer tous les produits, appareils ou matériaux illégaux employés dans la fabrication de ce produit. L'application de la loi en sera donc grandement facilitée.

Cette législation a essentiellement pour but de protéger le consommateur et le marchand honnêtes; c'est là son motif principal. Son objet exclusif est d'empêcher les fraudes et les tromperies. Elle n'apporte aucune entrave au commerce légitime.

On remarquera que la loi établit une distinction entre ce que l'on peut appeler les délits d'ordre inférieur, couverts par les articles 4, 6 et 8, et les contraventions plus graves et faites de propos délibéré, exposées dans les articles 5 et 7, Les contraventions à ces derniers articles sont passibles de peines plus fortes.

La division emploiera un nombre suffisant d'inspecteurs pour exercer une surveillance active sur le commerce des produits laitiers dans toutes les parties du pays.

J. A. RUDDICK,
Commissaire de l'industrie laitière et de la réfrigération.

PROTECTION DES PLANTES CONTRE LES INSECTES ET LES MALADIES

Les insectes qui s'attaquent le plus généralement à la récolte de pommes de tere sont la bête à patate (ou mouche du Colorado), et l'altise du concombre. On peut facilement tuer la première avec du vert de Paris employé dans la proportion de 8 à 12 onces dans un baril contenant 40 gallons d'eau ou avec de l'arséniate de plomb, dans la proportion de deux à trois livres par quarante gallons d'eau. Le vert de Paris tue plus vite que l'arséniate de plomb mais ce dernier adhère mieux que le vert de Paris, c'est pourquoi un mélange des deux dans la proportion de huit onces de vert de Paris et de plomb dans quarante gallons d'eau est préférable, car ce mélange tue rapidement et se colle bien au feuillage. Ces poisons détruisent aussi, dans une certaine mesure, l'altise du concombre mais ils ne suffisent pas; il faut également, pour bien faire, recouvrir le feuillage avec de la bouillie bordelaise. La bouillie bordelaise est également nécessaire pour maîtriser la brunissure et le mildiou de la pomme de terre; cette dernière maladie cause la pourriture. Ce sont là deux maladies des plus communes. Pour maîtriser le mildiou et la brunissure des pommes de terre il faut commencer à pulvériser à la bouillie bordelaise avant que la maladie apparaisse et tenir les plantes arrosées jusqu'en automne. Il est plus sûr de commencer à donner des arrosages de bouillie bordelaise en même temps que l'on arrose pour les bêtes à patates. On peut mélanger le poison à la bouillie bordelaise. Il faudra trois ou quatre pulvérisations (arrosages) pendant la saison ou plus, le nombre dépendra de la température. S'il l'on prend les moyennes de trois années, on constate que l'augmentation dans la récolte résultant de l'emploi de la bouillie bordelaise a été à raison de 94 boisseaux à l'acre. Dans certaines années elle est beaucoup plus considérable. Les résultats d'une expérience démontrent combien il est important de continuer à faire pousser les tiges aussi tard que possible; la récolte totale de pommes de terre vendables par acre, lors de l'arrachage au 1er septembre, était de 234 boisseaux à l'acre, tandis que dans le même champ la même variété, laissée jusqu'au 22 septembre avant d'être arrachée, a rapporté 353 boisseaux de tubercules vendables par acre c'est-à-dire que dans trois semaines il y avait une augmentation de 119 boisseaux à l'acre de tubercules vendables. La bouillie bordelaise se fait avec 6 livres de couperose bleue, 4 livres de chaux et 40 gallons d'eau. Il faut employer les mélanges à pulvérisation au moment convenable et les appliques parfaitement si l'on veut obtenir des résultats satisfaisants.

ARRACHAGE ET EMMAGASINAGE

On arrache les pommes de terre quand il fait sec, pour qu'elles soient sèches lorsqu'elles sont encavées. Même si elles sont malades, la maladie ne se répandra pas aussi rapidement parmi les tubercules secs. Si on sait que les pommes de terre sont malades dans le champ, il vaut mieux les laisser dans la terre le plus longtemps possible, afin que l'on puisse mieux les distinguer et les séparer des tubercules sains avant de les mettre en cave. Pour que les pommes de terre se conservent bien il faut qu'elles soient mises dans une cave sèche, fraîche et bien ventilée et tenue à une température de 33 à 35 degrés F., si possible.

LE SERVICE DE LA BOTANIQUE

Le traitement des maladies contagieuses de la Pomme de terre.

Par H. T. Güssow, botaniste du Dominion

Il est difficile d'évaluer exactement les pertes que causent tous les ans au Canada les maladies qui attaquent la récolte des pommes de terre. A en juger par le nombre considérable de cas qui nous ont été signalés, la perte totale doit être énorme, particulièrement en certaines années.

La perte causée par les "pourritures de cave" se montent dans certains cas à 40 pour cent. L'emploi de semences malades cause parfois, autont que l'on peut en juger par le nombre de places vides dans les champs, une perte de 30 pour cent et les maladies qui attaquent la plante en végétation peuvent également causer de grands dégâts dans la récolte.

Les méthodes que nous recommandons ici, strictement appliquées, permettront de prévenir ces pertes et rendront la culture des pommes de terre plus avantageuse. On peut espérer qu'elles finiront par enrayer complètement ces maladies ou du moins qu'elles les réduiront au minimum. Toutes les objections que nos cultivateurs pourraient avoir disparaîtront lorsqu'ils constateront par expérience que ces méthodes augmentent beaucoup le rendement de leur récolte, de même que leurs profits.

LES MALADIES DES TUBERCULES DE SEMENCE.

1. Les pommes de terre atteintes de gale poudreuse ne peuvent être employées pour la semence. La gale poudreuse existe dans les provinces maritimes; on n'a pas signalé de cas de cette maladie à l'ouest de la province de Québec. Pour l'empêcher de se répandre on a prescrit l'inspection officielle de toutes les pommes de terre produites dans la "superficie infestée" et une expédition ne peut être faite que sur présentation d'un certificat.

2. Les pommes de terre qui n'ont aucune maladie ni aucune tare sont les meilleures pour la plantation.

3. En choisissant des tubercules pour la plantation, on doit enlever tous ceux qui sont meurtris, pourris, malsains ou qui ont une maladie extérieure.

4. On fera bien également d'enlever les tubercules atteints de gale commune. Les tubercules galeux donnent généralement une récolte galeuse.

5. Après avoir enlevé tous les tubercules malades à l'extérieur ou endommagés, on doit tremper la semence pendant trois heures dans des sacs ou en tas, dans une solution de bichlorure de mercure, 1 partie dans 2,000 d'eau. Après le traitement, étaler et faire sécher.

6. Lorsque les pommes de terre sont sèches, on les coupe en fragments. Donnez à chaque personne qui fait cette opération un couteau à pommes de terre et gardez un certain nombre de couteaux semblables dans un seau en bois, contenant une solution de 1 à 1,000 de bichlorure de mercure.

7. Le bout du talon (bout de la tige) de la pomme de terre est le siège de plusieurs maladies internes. Enlevez donc une tranche mince du bout de la couronne de chaque tubercule; si le tubercule est parfaitement sain, s'il n'y a pas de raies brunes, d'anneaux ou de taches, continuez à couper en fragments de la grosseur désirée.

8. Rejetez immédiatement tous les tubercules dans lesquels vous trouverez des traces de décoloration en enlevant une tranche du bout de la couronne; rejetez également tous ceux qui ont des taches à l'intérieur, quand bien même le

bout de la couronne paraîtrait sain.

9. Lorsque vous venez de couper un tubercule qui est décoloré à l'intérieur, jetez immédiatement votre couteau dans la solution désinfectante et prenez un autre couteau pour couper un nouveau tubercule. Un couteau qui a servi à couper un tubercule malade peut communiquer la maladie à un autre tubercule. Il est donc très important de changer de couteau après avoir rejeté un tubercule malade. C'est perdre du temps que d'enlever les taches brunes pour se servir du reste du tubercule.

Si vous avec pris ces précautions, vous avez fait tout ce qui peut être fait pour prévenir la transmission de maladies par les tubercules malsains. Les fragments sont maintenent prêts à être plantés.

TERRE INFECTEE DE GERMES DE MALADIES

Les germes de la gale poudreuse de même que ceux d'un bon nombre d'autres maladies de la pomme de terre, restent dans le sol pendant un certain nombre d'années. Il faut donc éviter de faire revenir trop souvent les pommes de terre sur le même champ. Ordinairement, les pommes de terre ne devraient revenir sur le même champ que tous les quatre ans. Lorsqu'il y a de la gale poudreuse, il est bon de choisir pour la plantation un champ qui n'a jamais porté une récolte malade de pommes de terre. On peut se servir d'un champ infecté pour toute autre récolte à l'exception des pommes de terre.

LES MALADIES DE LA PLANTE EN VEGETATION

Il est extrêmement difficile de faire le diagnostic des maladies qui n'apparaissent que dans la plante en végétation. Lorsque l'on entretient des doutes à ce sujet, on devrait envoyer, au botaniste du Dominion, un spécimen contenant la maladie suspecte pour lui demander conseil. Mais, règle générale, on pourra réduire dans une grande mesure la maladie qui affecte la plante en végétation en évitant soigneusement de prendre pour la semence des tubercules malades. Les cultivateurs devraient se faire une règle d'enlever immédiatement toutes les plantes qui donnent des signes de jaunissement, dont les feuilles se tordent, ou dont la végétation est faible, ainsi que toutes les plantes dont les fleurs ont une couleur différente du reste; ceci afin de garder la pureté des variétés.

PULVERISATION

1. On pratique la pulvérisation pour deux raisons principales: premièrement, pour détruire la mouche du Colorado (chrysomèle); et, deuxièmement, pour maîtriser le miliou, ou la **maladie** de la pomme de terre. Il y a d'autres raisons, mais celles-là sont les principales.

2. Il a été démontré expérimentalement que la mouche du Colorado peut être détruite par plusieurs solutions mais que la meilleure solution est celle qui agit le plus promptement.

3. Le pulvérisation doit être faite parfaitement. Toutes les plantes et toutes les parties des plantes doivent être bien recouvertes. Si la moitié d'une plante seulement est pulvérisée, l'autre moitié qui n'a pas été touchée par la solution sera rapidement mangée par les bêtes. Il restera donc assez de bêtes pour multiplier l'espèce. Une pulvérisation parfaitement appliquée vaut mieux que plusieurs pulvérisations appliquées sans soins.

4. Nous recommandons deux applications spéciales pour la mouche du Colorado; l'une, quand les plantes ont de quatre à six pouces de hauteur et l'autre, une ou deux semaines plus tard. L'intervale entre les pulvérisations varie naturellement suivant la gravité de l'attaque. La solution que nous employons et que nous recommandons est la suivante: huit à dix onces de vert de Paris, 1½ à 2 livres d'arséniate de plomb dans quarante gallons impériaux d'eau

Cette solution adhère bien au feuillage et enraye les ravages de l'insecte. On commence, généralement à pulvériser vers le premier juillet.

5. Après que les deux premières pulvérisations ont été faites, nous continuons à pulvériser régulièrement jusqu'à l'époque de l'arrachage. Nous nous servons de bouillie bordelaise empoisonnée de la composition suivante: quatre livres de chaux ou plus si c'est nécessaire, six livres de sulfate de cuivre, douze onces de vert de Paris, quarante gallons impériaux d'eau.

6. Ne pulvérisez pas lorsqu'il fait beaucoup de vent. Pulvérisez de bonne heure le matin ou commencez deux heures avant le coucher du soleil. Lorsque le temps est incertain, attendez qu'il se rétablisse, mais pulvérisez à fond, surtout après une période pluvieuse.

QUESTION

Vannes le 4 mai 1915.

Monsieur le Directeur,

Un jument qui a été bien soignée à l'avoine et au son et qui n'a pas travaillé, a pouliné, il y a une dizaine de jours. Elle a mis bas une pouliche bien portante. Elle-même (la jument mère) se porte bien; elle est grasse. La petite pouliche est fortement constipée, les flancs lui battent. Que me conseillez-vous de faire? Quel traitement à suivre, pour la jument mère et sa petite pouliche?

L'année dernière, le poulain qu'elle m'a donné est mort de constipation et celui-là avait la manie de manger les crotelins de sa mère. Cette nouvelle petite pouliche commence à faire de même. Que faire?

Des voisins disent que c'est parce que le lait est pauvre. Alors je nourris la jument encore plus fort. Est-ce que je fais bien? Cette jument est une forte bête de 14 à 15 cents environ. Elle a beaucoup de lait, elle en perd. La petite pouliche se gratte.

Je vous remercie à l'avance pour moi et pour ceux que votre réponse instruira.

La jument mère a 6 ans. Elle en est à son troisième poulain.

Un fermier de Vannes.

• • •

REPONSE.

Donnez-lui le quart d'une tasse d'huile de castor puis une injection d'eau de savonnage tiède.

LA PRISE DE CARENCY ET D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE

Les troupes françaises, heureuses de quitter leurs tranchées, s'élancent avec joie à l'assaut

Paris, 20. — Une note officielle, publiée par le ministère de la guerre, décrit en détail l'assaut par les troupes françaises des positions allemandes de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire. Les opérations ont eu lieu d'une façon continue les 9, 10, 11 et 12 mai. La note dit:

"Nos soldats reçurent avec joie, le 9 mai, l'ordre d'attaquer. Ils pourraient enfin quitter leurs trous pour combattre l'ennemi à la baïonnette. Ils ne seraient plus obligés de regarder furtivement et d'écouter, l'oreille collée à terre, les sons de la sape hostile et l'approche souterraine des Allemands.

"Sans aucun doute, notre artillerie avait bien préparé le terrain pour l'assaut. Plus de vingt mille obus de tout calibre étaient tombés sur Carency et ses défenses pendant un bombardement qui avait duré trois heures. Nos nouveaux canons de tranchées avaient mis en pièces les réseaux de fils de fer barbelés et les parapets en y jetant des tonnes de mélinite.

"L'infanterie avait confiance, mais, néanmoins, sa tâche était difficile. Ces troupes, d'un seul élan, arrivèrent jusqu'au village, où eut lieu un furieux combat, de maison à maison. Sans faire attention à leurs pertes, elles enlevèrent successivement trois lignes de tranchées établies au travers des rues."

Une autre attaque, se dirigeant sur Carency, à l'ouest, rencontra un long ravin, profond de quatre-vingts mètres, qui avait été converti en un fort muni de casementes et de caves, permettant de se mettre à l'abri des bombes.

Les attaques de l'artillerie française continuèrent pendant trois jours et trois nuits. Sur un point, comme il a été prouvé par la suite, trois compagnies allemandes ont été anéanties.

Finalement, à 5 heures 30 de l'après-midi, le troisième jour, comme les troupes françaises se préparaient à un assaut sur le reste du ravin encore occupé par les Allemands, de notre front on entendit le cri: "Ils se rendent!"

"Les mains commencèrent à apparaître au-dessus des travaux allemands, puis des mouchoirs furent agités; ici et là, on put voir des silhouettes de figures allemandes et on entendit des exclamations de: "Kamerad! Kamerad!" en dialectes bavarois, saxons et badois.

"Les soldats allemands commencèrent, alors, à sortir de leurs tranchées avec leurs officiers. Pendant qu'on les escortait à travers de nos lignes, ils examinèrent nos tranchées avec une curiosité de connaiseurs, s'écriant à l'occasion "Excellent!"

"Les Allemands étaient fatigués mais pas épuisés, résignés mais hostiles. Quand ils furent amenés devant l'officier commandant en chef, les officiers allemands se séparèrent de leurs hommes, joignirent les talons et soluèrent.

"Quel est le commandant? demanda l'officier français.

"Après quelque hésitation, un colonel s'avança. Ses explications étaient quelque peu confuses. Il n'était arrivé que le matin, dit-il, et n'avait pas eu le commandement précédemment. Sans aucun doute, il ne voulait pas que son nom fut associé à notre victoire. Il parla de son général avec un air désolé et il apparut qu'à Carency un général de brigade n'avait pas été favorisé par le sort.

"Quelques-uns des Allemands donnèrent leurs impressions sur notre attaque d'une façon qui peut être résumée en deux phrases: "Votre bombardement fut mathématiquement juste et votre infanterie vint sur nous tellement vite que nous ne pûmes pas résister."

La note décrit la prise d'Ablain-Saint-Nazaire la nuit suivante et dit que les opérations des quatre jours se sont terminées par l'occupation de Carency en entier, de tout le village d'Ablain-Saint-Nazaire, sauf cinq ou six maisons, du bois de Carency et d'un bois connu sous le nom de bois de la côte 125.

"Pendant les quatre jours, dit la note, nous avons fait deux mille prisonniers avec leur artillerie, mortiers, lance-bombes, mitrailleuses, fusils, munitions et du matériel téléphonique."

La note fait des commentaires sur les tranchées allemandes, les décrivant comme profondes, étroites, combinées d'abris solides, mais on trouve que les tranchées françaises sont meilleures parce qu'elles sont propres et drainées.

Pour conclure la note dit:

"Des obus tombent sur Carency de plus en plus nombreux. Ils frappent sur des ruines et des cadavres. Nous sommes en sécurité dans nos abris souterrains. Ce n'est pas un bivouac pour se reposer; mais un bivouac de gloire et là-bas, sur cette route, marchant au pas de parade, tête à gauche, sont des gardes badois, des chasseurs bavarois, des fantassins saxons et des prisonniers défilant avec leur colonel devant un général français."

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$8.75
Bon choix	$8.50 à $8.65
Bon	$7.15 à $7.75
Elevage-choix	$6.25 à $6.75
De race: choix	$6.25 à $6.75
Moyens	$5.50 à $6.00

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$6.25 à $7.00
Moyens	$5.50 à $6.00
Légers	$4.50 à $5.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$7.00 à $7.50
Bon	$5.75 à $6.25
Moyens	$4.25 à $5.00
Ordinaires	$3.75 à $4.25

Vaches—

Premier choix	$8.00
Bon choix	$7.00
Bon	$5.50 à $6.00
conserve	$3.25 à $4.25
Meilleures laitières	$70 à $85

Génisses—

Premier choix	$8.00 à $8.50
Bon choix	$7.25 à $7.50
Bon	$5.75 à $6.25
Elevage	$5.00 à $5.50

Cochons—

De choix	$8.50
Bons: de 150 à 225	$8.10 à $8.15
Légers: 100 à 140	$7.25
Moyens, 60 à 90	$5.75 à $6.75
Truies	$6.00
Truies maigres	$4.50 à $5.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	19

Beurre—

Crêmerie	.36
Ferme (dairy)	22-29

Saindoux—

En briques	13¼
Chaudière (50)	$6.75
Seau (20)	$2.77
Caisse (5)	$8.47
Caisse (3)	$8.55

Fromage—

Nouveau	20
Twins	20½

Viandes préparées—

Boeuf	13½-14
Veau	13
Mouton	15½
Porc	.10

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$28—$29

Sucre—

Extra, garanti	$7.25

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Patents	$7.90
Avoine roulée, sac de 80	$3.25

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	158
No 2 nord	155
No 3 nord	152½
No 4	148
No 5	143
No 6	139

Avoines—

No 2 C W	63½
No 3 C W	61½
Extra No 1 fourrage	61½
No 1 fourrage	60¼
No 2 fourrage	59¼

Orge—

No 3	70½
No 4	65
Rejeté	63
Fourrage	63

Lin—

No 1 N W C	178
No 2 C W	175

LA DESTRUCTION DU "LUSITANIA"

Les sous-marins allemands empêchent trois navires de se porter au secours du paquebot torpillé

Boston, 19. — M. Wood, capitaine du vapeur "Etanian", qui vient d'entrer dans le port de Boston raconte que le 7 mai, à 2 heures, il entendit l'appel S. O. S. du "Lusitania" qui n'était alors qu'à 40 milles de lui. A ce moment-là, les vapeurs "City of Exester" et "Narragansett" étaient à quelques milles en avant de "l'Etonian" et les trois navires se dirigèrent à toute vapeur vers le lieu de la catastrophe.

"Peu de temps après, dit le capitaine Wood, je vis le périscope d'un sous-marin à environ un quart de mille par l'avant. Il plongea aussitôt. J'ordonnai aux machines de donner toute la vitesse possible et peu après j'aperçus de nouveau le périscope à quelque distance en arrière. Le sous-marin nous poursuivit pendant 20 minutes pendant lesquelles la distance qui nous séparait augmenta constamment. A peine avait-il disparu que j'aperçus un autre sous-marin, naviguant en surface juste en avant de nous. Je tournai à tribord et fus suivi par le sous-marin qui plongea huit minutes après. J'appris alors par T. S. F. que le "Narragansett" qui se portait au secours du "Lusitania" avait été attaqué par un sous-marin et qu'une torpille était passée à moins de 3 mètres de son avant.

"C'est ainsi que trois navires ont été empêchés de souver les passagers et l'équipage du "Lusitania."

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des farces saugrenues et des rancunes de village.

STE-AMELIE, MAN.

Pour la troisième fois déjà cette année, les glas funèbres se sont fait entendre chez nous. Le 14 mai, ils nous annonçaient le départ de M. Misael Archambault que la mort enlevait à l'affection des siens, après quelques jours de maladie seulement.

Jusqu'en ces derniers jours, M. Archambault avait joui d'une bonne santé. De la maladie, il ne connaissait guère que le nom. Aussi dès que sa santé fut ébranlée, parents et amis était unanimes à espérer un prompt rétablissement. Lui cependant, moins confiant dans sa forte constitution, acceptait les paroles d'espérance de ceux qui l'aimaient comme un pur signe d'affectueuse sympathie. Il se sentait trop gravement atteint pour oser compter sur un retour de santé. Ceux qui le visitaient savent qu'il répondait invariablement la même chose, quand on lui demandait des nouvelles de sa santé: "Je ne me relèverai plus," disait-il. Il ne s'est pas trompé. L'heure était en effet arrivée pour lui. Le 14 mai, il touchait au terme de son pèlerinage terrestre. Les funérailles eurent lieu le 17 courait et furent des plus imposantes. Le service fut chanté par le Rév. P. Marion, O.M.I., beau-frère du défunt. La nombreuse assistance au service était une preuve manifeste de l'estime et de la sympathie dont jouissait M. Archambault. La Société d'Agriculture dont il était membre, fut dignement représentée aux funérailles.

On peut bien dire que la paroisse du Ste-Amélie perd un colon des miuex établis et des plus expérimentés; et on peut ajouter sans se tromper qu'elle perd un grand soutien et précieux concours pour les oeuvres de l'avenir.

Aux membres de la famille si affligés par cette dure épreuve, nous offrons nos plus sincères condoléances.

Un sociétaire.

FANNYSTELLE, MAN.

M. Onésime Côté accompagné de son fils Alphonse nous ont quittés mardi pour Fisher Branch, Man., où ils veulent prendre des "Homesteads."

• • •

Mlle L. Normandeau de Saint-Boniface est en promenade chez M. Henri Arnal.

• • •

M. Ben Clay est à construire une salle de billard, près de son magasin.

• • •

Mlle Eva Guilbault, institutrice à Somerset, et sa soeur Donalda, sont de retour ici pour quelques jours.

• • •

Mlle Folson est confiné à l'hôpital général de Winnipeg d'une attaque de fièvre typhoïde.

• • •

Messieurs A. et B. Arnal viennent de faire l'achat d'un auto.

• • •

Mme G. Beaupré est de retour de Stony Mountain où elle était en promenade chez sa fille, Mme J. H. Raigneault.

• • •

Mlles A. et V. Désautels, institutrices à l'école de Charleswood, Man., et M. A. Bissonnette sont venus de Winnipeg en auto, la semaine dernière. Ils furent les hôtes ici de Mlle N. Desautels, institutrice à l'école Castagner, de Messieurs Benjamin Arnal et Painchaud.

• • •

Le 19 courant, M. W. E. Somers de Carman, Man., commis-régistrateur du District Electoral de Dufferin, était parmi nous afin de rédiger les listes électorales.

Onze nouveaux noms y ont été ajoutés et cinq rayés.

• • •

M. Kane de Saint-Boniface, Man., était en promenade ici cette semaine.

• • •

A l'occasion du 3ème anniversaire de la fondation du journal "La Liberté," nous venons offrir nos meilleurs souhaits au personnel de la Rédaction.

• • •

Tout nous porte à croire à un avenir très brillant, c'est ce que nous désirons de tout coeur, qu'il se propage dans nos familles puisqu'il est le défenseur de nos intérêts dans cette province.

"Yvonnic."

WOODRIDGE, MAN.

La bonne paroisse de Woodridge en voyant disparaître un de ses citoyens modèles dans la personne de M. Martial Payette, brave Métis, se doit à elle-même l'honneur et l'avantage d'apprécier, de faire revivre en quelque sorte, cette humble et modeste existence qui n'a pas le bruit, ni l'éclat des hauts faits dont se nourrit l'humaine ambition, mais qui sema le bon grain dans le vaste champ du dévouement le plus désintéressé, de la justice et de l'honneur.

Les dignes paroissiens de St-Vital se rappellent avec quelle charitable libéralité, M.M. Payette favorisa leur classe à son pauvre début, en aidant de ses services et bien souvent de sa bourse les Religieuses enseignant aux petits enfants de la paroisse qui, sans ces moyens, étaient menacés de perdre la foi.

A cette époque, St-Vital n'ayant pas même de chapelle, M. Payette ouvrit bien grands et son coeur et sa maison pour y accueillir le Prêtre qui venait dire la Messe et abriter le St-Sacrement sous son humble toit: privilège dont il se trouvait bien indigne en exprimant vivement sa profonde et sincère reconnaissance pour cette insigne faveur. — Ainsi le chrétien modèle avait semé dans la piété, la justice et la charité les suprêmes consolations qu'il vient de récolter dans une sainte mort, à l'âge de 65 ans et 3 mois.

C'est à sa dernière demeure "Carrick Man." que M. Payette exhala son dernier soupir, assisté de son dévoué Curé le Révérend M. l'Abbé Rivard qui l'avait maintes fois réconforté du Pain des Forts pendant sa douloureuse maladie, alors qu'il ne pouvait se rendre à l'Eglise.

Quel contraste avec nos jours plus rapprochés où l'on s'acharne avec tant de haine à détruire nos écoles, à les déparer même de tout signe de foi, de patriotisme et de religion qui fait battre le coeur de tout enfant bien né.

N'est-il pas facile, pour l'aveugle même, de voir combien est divinement récompensé la vaillant patriote qui combat de toute son âme pour la sainte cause de la Foi, de l'école et de la patrie?

Le nombreux concours de parents et d'amis, à la cérémonie funèbre, offrant à la famille en deuil, ses plus vives sympathies, ne dit pas moins éloquemment le touchant hommage rendu au mérite et à la vertu du regretté défunt.

Communiqué.

STE ROSE DU LAC

La paroisse a eu la visite de Monseigneur l'Archevêque. Il est venu de Winnipeg en compagnie du bon Père Lecoq. Il était au milieu de nous le jour le l'Ascension et il a profité de cette fête pour rappeler le devoir qu'il y a pour un chrétien d'élever son âme au-dessus des intérêts mesquins de ce monde en pratiquant en tout cette honnêteté qui a toujours été l'honneur de nos ancêtres.

Ensuite rappelant le zèle et la patience que Notre Seigneur a montrés pour instruire ses Apôtres, il invite les parents à imiter ce dévouement dans l'éducation de leurs enfants. Monseigneur a beaucoup insisté sur ce point, puisque c'est dans l'éducation donnée dans la famille que l'enfant puise les principes qui seront à la base de toute sa vie.

Le Rév. Père Lecoq a ajouté quelques mots sur ce sujet.

• • •

La nouvelle église sera bientôt en construction. C'est la Compagnie Tremblay de Winnipeg qui en a le contrat. Les travaux iront de l'avant.

• • •

Madame de Monthel vient de quitter Ste-Rose pour la France. Ses fils sont au front.

• • •

Nos jeunes gens ont organisé un club de balle au champ. Ils n'ont pas été heureux dans une première rencontre avec le club de Ste-Amélie; mais ils travaillent ferme depuis et pas de doute qu'ils seront difficiles à battre dans une nouvelle rencontre. Nous leur souhaitons plein succès. En ferons-nous autant pour un autre club en voie de formation. Songez donc, le règne des suffragettes est en train de s'établir à Sainte-Rose. Nous avons un club de balle au champ en jupons.

Sans nous ériger en censeur public, il nous est cependant permis de constater avec tous les honnêtes gens tout ce qu'il y a de ridicule et de grotesque là-dedans. La jeune fille, par son éducation et par son rôle à jouer dans la société, n'est pas appelée à ces sports violents où le succès est garanti à la force. Que les jeunes anglaises protestantes se permettent de semblables amusements. Nous n'avons pas à les critiquer, puisque leur éducation ne leur prêche pas cette réserve qui a toujours été l'honneur de la jeune fille française.

Nos athlètes en jupons auront peut-être la prétention de se mesurer avec nos jeunes gens. Nous espérons que ces derniers auront la gentillesse de se laisser battre, pour leur prouver que si elles oublient leur rôle de femme, eux, n'oublient pas leur rôle de gentil homme qui est d'être poli envers le beau sexe, même quand il se trompe.

• • •

La Mission sur les bords du Lac Manitoba n'a pas nom Ashern Point, mais Asham Point.

Coucou.

MERVEILLEUX HEROISME DES SOLDATS FRANCAIS

Comment ils prennent un village.

Paris, 21. — Le rapport du témoin oculaire sur la prise du village de Neuville-Saint-Vaast a été publié aujourd'hui.

En voici le texte complet:

"La bataille qui a eu lieu du 9 au 15 mai autour de Neuville-Saint-Vaast a été d'un caractère particulièrement violent. Nos troupes, qui attaquaient avec une ardeur et une tenacité magnifiques, ont obtenu des résultats matériels de grande valeur. L'attaque a été faite à l'ouest et au sud-ouest du village par les régiments de deux divisions.

"A notre gauche, le 9 mai, après avoir traversé 150 mètres de terrain découvert, nos troupes atteignirent la première ligne de l'ennemi, dont les réseaux de fil de fer barbelé, aussi gros que le petit doigt, avaient été détruits par notre bombardement. Des ponts portatifs avaient été préparés pour permettre à nos hommes de traverser les tranchées, mais, comme celles-ci étaient assez étroites, nos soldats, se débarrassèrent des ponts portatifs, enjambèrent les tranchées et poursuivirent leur route.

"Nous atteignîmes bientôt le village de Targette, où le combat, dans les rues et les jardins, n'était pas de nature à permettre une avance rapide. Cependant, comme le village est petit, nous le passâmes bientôt pour atteindre, 300 mètres plus loin, les premières maisons de Neuville. Il était alors 11 heures du matin.

"Au centre, nos troupes, d'un bel élan, traversèrent la route de Béthune sur la colline du hameau de Les Rietz et atteignirent bientôt les retranchements de l'ennemi près des dernières maisons au sud de Neuville, et se déployèrent vers le nord dans la direction du cimetière. Parmi les tombes et les croix s'engagea un combat sanglant. A deux reprises différentes nous fûmes maîtres du cimetière pour le reprendre de nouveau. Nous finîmes par nous installer dans cinq longues lignes de tranchées près du cimetière.

"Notre aile droite seule ne put avancer, se trouvant dès le début en face d'un véritable labyrinthe de tranchées. Elle réussit cependant à faire des progrès et à s'emparer de la partie méridionale du village de Neuville. Mais ces succès nous avaient coûté cher. Nous nous maintînmes sur le terrain gagné mais fûmes obligés de cesser d'avancer et notre front fut étendu de façon à former un angle droit dont Neuville formait le sommet.

"A onze heures du matin, entre les intervalles des salves d'artillerie nos soldats entendirent des roulements qui, venant de l'arrière, attirèrent leur attention. C'étaient nos batteries qui faisaient en avant un bond audacieux. Nos fantassins applaudirent alors un spectacle dont ils n'avaient pas été témoins depuis longtemps; sous une grêle d'obus, nos artilleurs, avec le même calme et la même précision que s'ils étaient à la manoeuvre, prirent leurs positions à la sortie du village de La Targette, et se mirent en devoir d'empêcher l'arrivée des renforts de l'ennemi.

"Alors, criant à tue tête, nos soldats s'élancèrent, et chassèrent de leurs tranchées un régiment de cavalerie légère allemande qui, à pied, y avait pris le place de l'infanterie. C'est là que nous fîmes la plus belle capture de la bataille, sept canons de 77 mm. qui avaient été si bien fixés dans leurs casemates que les Allemands n'avaient pu les enlever et que nos obus les avaient mis hors d'usage. Près d'eux, dans une caverne souterraine, se trouvaient 500 obus, un dépôt de vêtements, deux vaches et une cabane à lapins bien garnie.

"Au delà, sur la petite place publique du village, il y avait une fontaine où nos hommes allaient en courant remplir leurs bidons, malgré le feu des mitrailleuses qui abattit bon nombre d'entre eux.

"Pendant la nuit du dimanche au lundi et la journée du lundi nous organisâmes notre nouveau front. A Neuville, nous avions, dès la première attaque, pris pied dans un groupe de maisons situées au sud du village; nous y étions soumis à un tel bombardement que notre situation empirait d'heure en heure.

"Les jours suivants nous dirigeâmes nos efforts sur la capture de Neuville avec le but d'établir nos positions au-delà du village, si possible. Nous savions que la lutte dans les rues et de maison à maison serait acharnée. Il faut avoir visité le village, et surtout les celliers et les caves de Neuville pour comprendre ce que fut cette lutte. Les caves, quoique profondes, n'avaient pas paru suffisantes aux Allemands. Ils n'en avaient pas seulement recouvert la voûte de mortier d'un mètre d'épaisseur, mais ils avaient aussi creusé un second étage de caves bien protégées. C'est là qu'ils se réfugiaient pendant les bombardements. Les caves des diverses maisons communiquaient entre elles par des boyaux souterrains, et ces galeries s'étendaïent d'une extrémité du village à l'autre. Ainsi, comme des taupes, les Allemands pouvaient se porter d'un point à un autre de leur ligne, et surgir soudain en un point où on ne s'attendait pas à les rencontrer.

"Chaque coin de maison était armé d'une mitrailleuse bien masquée et abritée par du ciment armé. Quelques-unes de ces positions de mitrailleuses étaient fermées en arrière par des grilles qui, fermées à clé, y emprisonnaient les servants.

"L'ennemi, amenant en hâte son artillerie, commença à bombarder la partie du village que nous occupions et son tir était parfaitement réglé. Ce fut dans ces conditions que nos troupes qui ne s'étaient pas accordées de repos entre le lundi et le vendredi, continuèrent à conquérir le village. Nos progrès étaient lents; il ne pouvait en être autrement puisque chaque groupe de maisons devait être séparément à la fois sous terre et à la surface.

"A la nuit tombante, samedi soir, nous étions maîtres de la plus grande partie du village à l'exception de l'extrémité septentrionale.

"Les régiments qui se trouvaient au sud et à l'est de Neuville avaient devant eux une tache ardue. Ils devaient traverser, sous le feu de l'ennemi, un étroit défilé, d'un kilomètre de long, entre un labyrinthe de tranchées d'un côté et le cimetière de Neuville de l'autre.

"Le 11 mai, après une charge héroïque, un de ces régiments, traversant toute la zone balayée par les mitrailleuses ennemies, s'empara, au prix de lourdes pertes, du cimetière de Neuville et s'y établit.

"Pendant la nuit du 11 au 12 mai, les Allemands tentèrent sur ce point une violente contre-attaque, qui n'eut aucun succès. Avec un sang-froid merveilleux, nos soldats laissèrent les Allemands s'avancer jusqu'à trente mètres de nos lignes, puis les fauchèrent d'un feu rapide de leurs fusils et de leurs mitrailleuses. Non contents de cela, nos hommes sautant hors de leurs tranchées, dans le cimetière, se précipitèrent sur ce qui restait de leurs assaillants et ramenèrent dans nos lignes une centaine de prisonniers parmi lesquels se trouvaient 4 officiers.

"Depuis lors nous n'avons pas bougé du cimetière qui est une base importante de notre mouvement en avant.

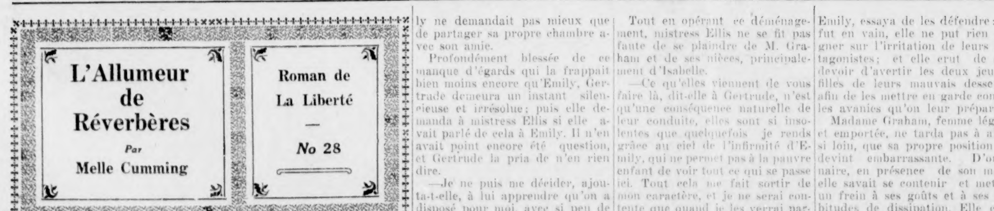
"Sur l'autre pente du ravin, nous n'avons fait que peu de progrès contre le labyrinthe de tranchées qui s'y trouvent; mais l'essentiel était de nous installer tout d'abord dans Neuville.

"Des deux attaques que fit notre aile droite, la première conquit quelque terrain, grâce à la valeur de nos soldats. On put les voir, arrêtés par des réseaux de fils de fer que nos canons n'avaient pu détruire, à cause d'un vallonnement du sol, répondre au feu des mitrailleuses allemandes, tout en coupant les fils de fer à l'aide de cisailles, puis reprendre leur marche en avant.

"Les officiers menaient la charge, et furent les premiers à tomber, se sacrifiant avec le même héroïsme qui, le 11 mai, au cours d'une charge, faisait crier à un petit lieutenant mortellement blessé: "Vive la France! il nous faut le cimetière!"

"C'est grâce à un tel dévouement, multiplié à l'infini, que la conquête de ces points d'appui, nécessaires aux opérations de demain, a pu être faite.

"Ce sont ces dévouements qui nourrissent l'âme vaillante de nos armées, si fortes aujourd'hui qu'elles ont acquis l'expérience de la guerre moderne."



—Je sais que vous m'aimez, mistress Prim, et que vous aimez Emily aussi: pour l'amour de nous, ne dites rien à personne de ce que vous remarquez ici. Tâchons seulement de faire qu'Emily ne s'aperçoive de rien, c'est là le principal, et s'ils n'ont pas pour moi tous les égards auxquels je suis depuis si longtemps accoutumée, je saurai m'en passer, et j'aurai même l'air de ne pas m'en apercevoir. Ne vous en apercevez donc pas plus que moi, et ne mettez pas vos lunettes pour voir des choses qui ne peuvent que vous faire de la peine.

—Je me tairai par amour pour vous, mais qu'on ne vienne pas trop me chercher chicane. La cuisine a ses privilèges, et si on les attaque je parlerai.

Tout en murmurant ces mots, mistress Prim s'éloigna et regagna sa cuisine.

Environ une heure après, Gertrude était occupée quand on frappa un léger coup à sa porte. C'était mistress Ellis.

—Eh bien! Gertrude, dit-elle en entrant, n'avais-je pas bien dit que les choses en viendraient là?

—Quelles choses, répondit Gertrude avec un commencement d'inquiétude, et de quoi s'agit-il?

—Il paraît qu'on va nous mettre hors de nos chambres.

—Qui?

—Vous et moi, d'après ce qu'on m'a dit.

Gertrude rougit, mais sans répondre un mot, et madame Ellis continua à raconter qu'on lui avait donné ordre de disposer la chambre de Gertrude pour recevoir quelques visiteurs attendus pour le lendemain. Elle se montra fort surprise en apprenant que Gertrude n'avait pas été consultée, car madame Graham avait parlé de la chose avec un sans-façon tel, que la dame de charge avait dû penser que c'était un point convenu, et qu'Emily ne demandait pas mieux que de partager sa propre chambre avec son amie.

Profondément blessée de ce manque d'égards qui la frappait bien moins encore qu'Emily, Gertrude demeura un instant silencieuse et irrésolue; puis elle demanda à mistress Ellis si elle avait parlé de cela à Emily. Il n'en avait point encore été question, et Gertrude la pria de n'en rien dire.

—Je ne puis me décider, ajouta-t-elle, à lui apprendre qu'on a disposé pour moi, avec si peu de cérémonie, du petit oratoire qu'elle a fait arranger avec tant de soin. Vous savez que je couche chez elle le moitié du temps, mais elle est si bonne qu'elle a toujours tenu à ce que j'aie pour moi seule une chambre dans laquelle je puisse lire et étudier à mon gré. Si vous voulez me permettre de faire transporter mon bureau dans votre chambre, et d'y dresser un lit à l'occasion, nous pourrons par là éviter de rien faire savoir à Emily.

Mistress Ellis y consentit volontiers. Depuis quelques mois, elle était devenue singulièrement humble et soumise; Gertrude, qui avait entièrement oublié son ancienne rivalité avec elle, s'était d'ailleurs concilié son amitié en lui rendant mille services: aussi la femme de charge ne fit-elle aucune difficulté de la recevoir dans sa chambre, elle alla même jusqu'à lui offrir son aide pour le transport et l'installation de sa garde-robe, de son bureau et de ses livres.

Tout en opérant ce déménagement, mistress Ellis ne se fit pas faute de se plaindre de M. Graham et de ses nièces, principalement d'Isabelle.

—Ce qu'elles viennent de vous faire là, dit-elle à Gertrude, n'est qu'une conséquence naturelle de leur conduite, elles sont si insolentes que quelquefois je rends grâce au ciel de l'infirmité d'Emily, qui ne permet pas à la pauvre enfant de voir tout ce qui se passe ici. Tout cela me fait sortir de mon caractère, et je ne serai contente que quand je les verrai partir pour l'Europe et nous laisser un peu de tranquillité. Vous serez sans doute de ce voyage, Gertrude?

—Oui, si Emily y va.

—Eh bien! vous valez mieux que moi. J'avoue que même par amour pour Emily, je ne pourrais pas consentir à supporter un pareil martyre.

Il serait trop long de détailler ici les petites vexations auxquelles Gertrude se trouvait continuellement en butte. L'arrivée des étrangers attendus ne fit qu'augmenter le désagrément de sa position. C'était toute une société de jeunes élégants qui affectaient de traiter Gertrude comme une intruse, et miss Emily comme un trouble-fête. Malgré tous les soins de Gertrude, il devenait impossible de cacher plus longtemps à l'aveugle le manque d'égards qu'on affichait vis-à-vis d'elle. Madame Graham et Isabelle avaient engagé Kitty à se mettre de leur côté: mais celle-ci qui aimait véritablement Gertrude et Emily, essaya de les défendre: ce fut en vain, elle ne put rien gagner sur l'irritation de leurs antagonistes; et elle crut de son devoir d'avertir les deux jeunes filles de leurs mauvais desseins, afin de les mettre en garde contre les avanies qu'on leur préparait.

Madame Graham, femme légère et emportée, ne tarda pas à aller si loin, que sa propre position en devint embarrassante. D'ordinaire, en présence de son mari, elle savait se contenir et mettre un frein à ses goûts et à ses habitudes de dissipation. Elle connaissait l'influence d'Emily sur M. Graham, et avait l'habileté de s'arrêter juste au point où sa susceptibilité de père aurait pu être excitée. Mais pendant l'absence de son mari, ces précautions furent oubliées. A la demande de Belle, elle avait laissé la maison s'emplir d'une foule de jeunes écervelés, qui étaient loin d'avoir pour la fille de leur hôte tout le respect dont elle était si digne.

Cependant madame Graham ayant appris le prochain retour de son mari, commençait à sentir sa faute, et cherchait les moyens de la réparer, mais elle n'en eut pas le temps, le chef de famille revint plus tôt qu'on ne l'attendait, et pour comble de surprise, au lieu de demander sa voiture, comme il en avait l'habitude, il arriva par l'omnibus.

La soirée était déjà avancée quand M. Graham rentra chez lui, le temps était frais, les portes et les fenêtres de la maison étaient fermées, les lumières qui brillaient à travers les vitres du salon lui firent comprendre qu'il y avait chez lui une nombreuse société: cette circonstance lui déplut, car on était au samedi soir, et M. Graham, qui avait gardé sur ce point les moeurs puritaines des anciens temps, n'aimait pas qu'on choisît ce jour pour se livrer chez lui à de bruyants plaisirs. Il arrivait d'ailleurs avec la migraine, et ne voulant point paraître au salon, il se dirigea vers la chambre d'Emily. Il lui fallut donc passer par la bibliothèque et la salle à manger, qui se trouvaient dans l'obscurité; gravir l'escalier, traverser plusieurs chambres dont le désordre irrita vivement un homme aussi ami que lui de l'ordre et du rangement. A la fin, cependant, ayant gagné la chambre d'Emily, il l'ouvrit sans bruit et y jeta un coup d'oeil.

En grand feu brillait dans l'âtre. A l'un des côtés de la cheminée se trouvait un canapé sur lequel Emily était assise. En face d'elle, Gertrude occupait une chaise à bascule. Les reflets de la lumière sur la blancheur des rideaux, les doux parfums qui s'échappaient d'un vase de fleurs, l'ordre et la propreté qui régnaient dans cette chambre, la douce figure d'Emily, la joie de Gertrude en apercevant le visiteur inattendu, tout cela contrastait si vivement avec ce que le vieux négociant avait vu dans les autres parties de sa maison, que ce fut avec plus de tendresse que jamais qu'il serra sa fille dans ses bras. Le salut qu'il fit à Gertrude fut aussi fort affectueux, et il trouva quelques mots gracieux pour la remercier du siège qu'elle lui apportait, et sur lequel il s'installa devant le feu.

—Savez-vous, dit-il, mes enfants, que vous formez à vous deux un délicieux tableau d'intérieur! Mais quel est ce monde qui est en bas, et pourquoi ai-je trouvé tout sens dessus dessous?

Gertrude lui expliqua que depuis quelque temps il y avait compagnie à la maison.

—De la compagnie! murmura M. Graham, je m'en étais bien douté; mais qui sont ces gens-là, et pourquoi avoir mis pour eux la maison à l'envers?

Gertrude lui demanda s'il avait pris le thé, et, sur sa réponse négative, sortit pour s'occuper de le préparer.

—Ne faites savoir à personne que je suis de retour, dit M. Graham à Gertrude au moment où elle quittait la chambre; je tiens à ce qu'on me laisse tranquille au moins pour cette nuit.

Demeuré seul avec sa fille, M. Graham lui demanda si elle avait fait ses dispositions pour le voyage d'Europe; et il n'apprit pas sans surprise que madame Graham ne lui en avait point parlé; il ne laissa cependant rien paraître; car s'il craignait de s'avouer à lui-même que sa femme ne respectait pas toujours ses volontés, il craignait encore plus de le faire connaître à sa fille.

Gertrude revint bientôt chercher M. Graham pour prendre le thé. Il la suivit, et au bout de quelque temps revint auprès d'Emily, se replaça près du feu,

LA DECISION SUPREME EST ATTENDUE A TOUT INSTANT

Le projet de loi donnant pleins pouvoirs au gouvernement est adopté par la chambre haute par 262 voix contre 2.

Paris, 22. — Une dépêche de Rome à l'agence Havas dit que le sénat italien, par 262 voix contre 2, a adopté le projet de loi donnant pleins pouvoirs au gouvernement.

La dépêche ajoute que l'annonce du résultat du vote a donné lieu à des applaudissements et à des acclamations prolongés, et qu'à l'extérieur, plusieurs centaines de milliers de personnes, ayant à leur tête le maire de Rome, se sont rendus au Quirinal où le roi et la reine se sont montrés au balcon d'une fenêtre et ont été salués par des acclamations et des scènes d'enthousiasme indescriptibles.

• • •

Paris, 22. — Le correspondant de l'agence Havas, à Rome, télégraphie que M. Salandra a déposé aujourd'hui sur le bureau du sénat italien le projet de loi. donnant pleins pouvoirs au gouvernement, adopté hier par la chambre des députés.

Le sénat, après avoir entendu les déclarations du premier ministre, adopta à l'unanimité la résolution suivante:

"Le sénat, ayant entendu les déclarations du gouvernement qui mettent si nettement en lumière la volonté de la nation, passe à l'ordre du jour."

Le sénat nomma ensuite une commission, chargée de lui faire un rapport sur le projet de loi déposé par le gouvernement, et vota une suspension de séance d'une heure, après laquelle la commission lui soumettrait son rapport.

• • •

Rome, 22. — Tous les membres du cabinet gardent le silence le plus absolu sur la marche des événements qui suivront le vote de la chambre des députés donnant, au gouvernement, pleins pouvoir pour faire la guerre. Des anciens ministres et des hommes d'Etat déclarent, cependant, que l'acte du parlement est virtuellement une déclaration de guerre.

M. Salandra a obtenu aujourd'hui un décret royal suspendant l'immunité diplomatique aux ambassadeurs autrichien et allemand au Vatican. L'un et l'autre partiront demain.

On a annoncé qu'un conseil de guerre aurait lieu ce soir.

Le "Messagero" affirme que le conseil des ministres se réunira après la séance du sénat et que le cabinet rédigera une déclaration de guerre contre l'Autriche-Hongrie.

• • •

Genève, 22. — D'après des nouvelles de Rome, on pense qu'un ultimatum sera remis demain, vendredi, à l'Autriche par l'Italie et qu'une déclaration de guerre sera faite avant la fin de la semaine.

Le baron von Macchio, ambassadeur d'Autriche, doit partir demain. Lui et l'ambassadeur de Turquie sont prêts à partir d'un moment à l'autre. Le prince von Bülow, ambassadeur d'Allemagne, a télégraphié à Chiasso, qu'il a retardé son départ d'un ou deux jours.

Il y a environ vingt-mille Italiens aptes au service militaire en Allemagne et on dit que les autorités allemandes font ce qui leur est possible pour empêcher, leur retour en Italie.

Des centaines sont arrêtés tous les jours à Bâle, sur la frontière, sous les prétextes les plus futiles.

Le gouvernement suisse prend toutes les mesures possibles pour faire respecter sa neutralité. Une mobilisation générale sera ordonnée le jour de la déclaration de guerre par l'Italie.

Une dépêche de Bâle dit que l'Italie a demandé à la Suisse de représenter les intérêts italiens en Allemagne. Le conseil fédéral a accepté cette demande.

• • •

Rome, 22. — Des nouvelles peu précises, disant que les hostilités étaient déjà ouvertes, que les forces italiennes et autrichiennes étaient déjà aux prises sur la frontière et qu'une flotte italienne était partie avec l'ordre d'attaquer les forces navales autrichiennes, ont tenu Rome toute la nuit dans une expectative fiévreuse. Jusqu'à la tombée de la nuit, 200,000 personnes environ, animées d'un esprit guerrier, ont parcouru les rues en agitant des drapeaux italiens, français, anglais, russes, serbes, monténégrins et japonais.

Le baron Sonnino, ministre des affaires étrangères, a été le premier à arriver dans les bureaux du gouvernement pour assister à une courte réunion du cabinet. Quelques minutes après, une grande limousine où avait pris place M. Salandra, premier ministre, et son secrétaire, cherchait à se frayer un chemin au milieu de la foule. Les carabiniers frayèrent un chemin à travers la foule qui se pressait autour du premier ministre en criant "Vive Salandra!".

Après s'être entendus à cet effet, un grand nombre de magasins de Rome ont annoncé cet après-midi que ce jour était jour de fête et ont fermé leurs portes et leurs devantures. Sur les portes des magasins se remarquait l'affiche suivante: "Fermé pour cause de réjouissance nationale."

Les rues furents remplies toute la journée d'une foule énorme, arrachant des mains des vendeurs, les extras des journaux et se pressant près des affiches, des bulletins de la guerre. Les démonstrations cependant devinrent moins bruyantes dans la soirée.

La police a fait savoir que presque aucun désordre ne s'était produit dans les quartiers habités par les Allemands et les Autrichiens.

• • •

Sur la frontière italienne, 22. — Les autorités militaires italiennes gardent le secret le plus strict sur les mouvements de troupes. On sait néanmoins qu'environ 350,000 hommes sont concentrés sur la côte italienne de l'Adriatique, en face de l'Albanie. Ces troupes se trouvent à Brindisi, Bari et Foggia.

Les Autrichiens ont retiré leurs troupes et leurs douaniers de la frontière à Ponte Caffaro et à Lodrone, puis ont détruit les ponts ainsi que les lignes télégraphiques et téléphoniques et les appareils à lumière électrique. D'autres ponts sur la frontière ont été minés.

Sur les montagnes voisines, on peut voir l'artillerie autrichienne.

Genève, 22. — D'après les correspondants qui se trouvent sur la frontière orientale suisse, des troupes autrichiennes et allemandes, avec de l'artillerie lourde, ont été concentrées à Trente, à Botzen et à Meran. De Munich, on annonce qu'il y a des mouvements considérables de troupes.

On avance la théorie que l'Allemagne et l'Autriche comptent traverser la frontière italienne et porter le combat sur le territoire italien. Des troupes italiennes, cependant, sont massées en grands nombres le long de cette frontière.

• • •

Paris, 22. — Le "Temps" publie une dépêche de Rome, disant qu'une escadrille d'aéroplanes autrichiens, venant de Goritz, a fait des patrouilles sur la frontière au-dessus d'Isonzo. On dit que des éclaireurs ont survolé le territoire italien.

• • •

Chiasso (Suisse,) 22. — On s'attend à ce que le prince de Bülow, ambassadeur d'Allemagne à Rome, arrive à Chiasso, aussitôt que le sénat aura voté le projet de loi autorisant le cabinet à agir au lieu et place du parlement en ce qui concerne la guerre.

Le consul allemand de Livourne est arrivé à Chiasso hier soir en automobile et de nombreux Allemands arrivent à chaque instant de tous les points d'Italie, par chemin de fer et par automobile. La foule parcourt les rues des villes du nord de l'Italie et se livre à des manifestations en faveur de la guerre.

• • •

Washington, 22. — Le comte von Bernstorff a été avisé par le ministère des affaires étrangères allemand que la Suisse se chargerait des intérêts diplomatiques allemands en Italie, si une rupture se produisait.

• • •

Venise, 22. — L'Autriche a commencé à interner tous les hommes italiens de 17 à 60 ans. D'après les renseignements reçus, cinquante mille Italiens, habitant aux environs de Barbariga, de Dignano et de Marzana, dans la région de Trieste, ont été transportés par chemin de fer dans des camps de concentration en Carniole et en Croatie.

Plusieurs Italiens proéminents, à Pola, ont été arrêtés et d'autres ont été terrorisés par la populace autrichienne.

L'EXECUTION EN COMMENCERA DEMAIN MATIN

L'Italie mobilise.

Paris, 23. — Le correspondant de l'agence Havas à Rome télégraphie que le roi Victor-Emmanuel a signé aujourd'hui un décret ordonnant la mobilisation générale des troupes italiennes sur terre et sur mer.

Le roi a également signé un décret réquisitionnant tous les chevaux et toutes les voitures pour le service des transports.

La nouvelle annonçant que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie est attendue d'un moment à l'autre, mais à cinq heures de l'après-midi rien n'était encore arrivé à ce sujet.

On dit que le cabinet italien discute la rédaction de la déclaration de guerre: il est en séance depuis ce matin à dix heures et demie dans ce but.

On apprend que les passeports du baron von Macchio, ambassadeur d'Autriche-Hongrie en Italie, sont prêts et on croit qu'ils lui seront remis avant la fin de la journée.

Vérone, 23. — Les autrichiennes de Roveredo (Tyrol), ont sauté. Dans cette ville habitent une douzaine de milliers d'Italiens.

Paris, 23. — Le correspondant de l'agence Havas à Rome dit que le représentant du "Messagero" à Vienne a envoyé la dépêche suivante:

"Le duc d'Avarna, ambassadeur d'Italie, est parti pour Rome.

"L'Autriche a demandé aux Etats-Unis de prendre sous sa protection les sujets autrichiens en Italie. Le gouvernement américain a transmis des instructions en conséquence à ses ambassadeurs en Autriche et en Italie."

Une dépêche de Rome à l'agence Stefani dit que la mobilisation générale de l'armée et de la marine, ordonnée par décret royal, commencera demain.

Rome, 23. — Le roi Victor-Emmanuel a signé le loi conférant au gouvernement des pouvoirs extraordinaires dans le cas où l'Italie ferait la guerre et on pense que le duc d'Avarna, ambassadeur italien en Autriche-Hongrie quittera Vienne ce soir.

On croit également que le baron von Macchio, ambassadeur d'Autriche-Hongrie partira ce soir; il a été reçu cet après-midi par M. Sonnino, ministre des affaires étrangères. On suppose qu'il a demandé ses passeports pour rentrer dans son pays.

Le conseil des ministres s'est réuni et s'est occupé de préparer la formule de déclaration de guerre, ainsi que des mesures relatives à la mobilisation au moment où la guerre sera déclarée.

La "Gazette officielle" a publié un décret remettant aux mains des autorités militaires le contrôle de tous les chemins de fer italiens. Ce décret est entré en vigueur hier soir.

Presque toute la population, à l'exception des personnes âgées et des invalides, s'est réunie hier soir sur le mont Capitolin où le prince Colonna, maire de Rome, avait convoqué le conseil municipal en séance solennelle, pour consacrer, au coeur même de la capitale, la nouvelle guerre. Le Capitole avait été décoré de tapisseries historiques rappelant les événements de grande importance nationale.

Le maire, en personne, prononça un discours patriotique qui provoqua les applaudissements enthousiastes de la foule assemblée dans la grande salle sénatoriale, la place qui s'étend au-dessous et les rues environnantes, jusqu'au Forum d'un côté, et de l'autre, jusqu'au palais Caffarelli, actuellement résidence de l'ambassade d'Allemagne.

Après son discours, le prince Colonna, entouré des membres du conseil municipal, et précédé par le drapeau de la ville se mit en route pour le Quirinal pour payer tribut au roi Victor-Emmanuel, personnifiant l'Italie.

La foule encombrait les rues conduisant au palais du roi. Des milliers de personnes étaient entassées sur la grande place du Quirinal. La scène, qui suivit l'apparition du roi et de la famille royale sur un balcon donnant sur la place, a peu de parallèles dans l'histoire de Rome. La foule estimée à des milliers de personnes était si vaste que tout le peuple ne put atteindre la place. Les fenêtres d'un balcon s'ouvrirent et les cris de "Vive le roi! Vive la maison de Savoie!" se firent entendre. Finalement le roi, la reine et leurs enfants se montrèrent au balcon, et l'agitation populaire fut indescriptible. Le roi donna l'ordre de hisser le drapeau italien au balcon et, aux applaudissements répétés de la foule embrassa le drapeau.

La famille royale rentra dans le palais, le roi donna audience à un groupe de conseillers municipaux et leur exprima sa reconnaissance pour la loyauté et le patriotisme de la population.

Le pape Benoît VII éprouve un profond regret que l'Italie se soit décidée pour la guerre, ce qu'en qualité de chef de l'Eglise, il espérait pouvoir écarter. Quoique l'Italie soit entraînée dans la lutte, le saint-siège restera strictement neutre, et ne fera aucun effort pour empêcher les catholiques italiens de suivre ce que leur dictera leur conscience.

On compte que bientôt le pape fera publier une note expliquant l'attitude qu'il a décidé de prendre.

On annonce qu'à cause de la gravité de la situation, le consistoire qui devait avoir lieu ce mois-ci pour pourvoir aux vacances dans le collège des cardinaux sera renvoyé à une date indéfinie.

Gênes, 23. — Le croiseur français "Ernest-Renan" fait des patrouilles au large du port. Son but est d'empêcher le départ de vapeurs autrichiens.

Udine, 23. — L'expulsion des Italiens de Trieste, Pola, Goriza et Gradisca continue. Aucune de ces personnes, cependant, n'ont la permission d'entrer en Italie; elles sont mises dans des trains formés de wagons à marchandises et envoyées dans l'intérieur de l'Autriche et de la Hongrie.

"UN CANADIEN ERRANT"

Lettres parisiennes et croquis canadiens

Sous ce titre, M. Ernest Bilodeau, rédacteur au **Devoir**, vient de réunir en un coquet volume les attachantes "lettres parisiennes" qu'il envoya naguère à l'**Action Sociale**. Il y a ajouté d'intéressantes chroniques, pleines de saveur locale bien canadienne; on dit même que "les vers se sont mis" dans cet ouvrage; que M. l'abbé Thellier de Poncheville, le renommé prédicateur français qui compte tant d'amis au Canada, a voulu faire précéder d'une délicate préface écrite sur le théâtre même du gigantesque conflit européen.

Parmi les vignettes hors texte que contient le recueil, on remarque une excellente photographie, encore inédite au Canada, d'un superbe vitrail offert, en 1891, par feu Honoré Mercier, premier ministre de la Province de Québec, à l'église de Tourouvre, en France.

L'imprimerie de l'**Action Sociale** a donné la plus jolie toilette typographique à l'oeuvre de M. Bilodeau, dont l'apparition compte déjà comme l'un des événements littéraires de l'année.

En vente à 50 sous dans toutes les librairies, à l'**Action Sociale** et au **Devoir**. On est prié d'ajouter 5 sous pour le port.

---

et demanda the Evening Transcript.

—Je vais aller vous le chercher, dit Gertrude.

—Non, sonnez! dit M. Graham impérieusement, car il avait remarqué que pendant le thé Gertrude avait sonné sans pouvoir se faire entendre, et il voulait savoir d'où provenait une pareille négligence.

Gertrude tira le cordon à plusieurs reprises, mais sans avoir de réponse. A la fin cependant Bridget parut, et Gertrude lui ordonna d'apporter le journal dans la chambre de miss Emily.

Bridget sortit; mais elle revint bientôt sans le journal, annonçant que miss Isabelle le lisait et avait refusé de le donner.

A ces mots, les sourcils de M. Graham se contractèrent.

—Qui ose faire, chez moi, une réponse aussi inconvenante à ma fille! s'écria-t-il. Gertrude, allez vous-même, je vous prie, dire à cette impertinente que j'ai besoin du journal. A-t-on l'idée d'une pareille conduite! ajouta-t-il pendant que Gertrude s'éloignait.

Gertrude entra à petit bruit dans le salon, et, sans s'inquiéter de la surprise que sa présence faisait naitre, adressa à Isabelle quelques mots à voix basse. Celle-ci parut toute confuse et s'empressa de donner le journal. Bientôt ce fut au tour de madame Graham de paraître interdite: Belle lui fit part de l'arrivée de son mari, et ce ne fut pas sans une sorte de frayeur qu'elle apprit cette nouvelle, car elle avait compté voir M. Graham et l'entretenir avant qu'il eût lui-même vu sa fille.

Mais il était trop tard, elle avait été prévenue. Il ne lui restait plus qu'à réparer le mal. Elle trouva moyen de renvoyer ses amis de bonne heure, et après leur départ se rendit immédiatement dans la salle à manger, où elle trouva son mari

M. Graham était d'assez mauvaise humeur, et ressemblait assez, du moins selon l'expression de Belle, à un ours mal léché; aussi madame Graham ne reçut point de lui un accueil très chaleureux. Cependant elle sut avec adresse éviter les sujets qui pouvaient l'irriter, et le lendemain matin, elle avait si bien travaillé son esprit, qu'elle était à même de présenter à ses amis un hôte, en apparence du moins, convenable et poli.

Le calme ne pouvait pas durer longtemps, et devait être troublé dès ce jour même. C'était le dimanche, M. Graham conduisit sa fille à l'église comme il avait habitude de le faire. Au moment où il allait l'installer, ses sourcils se froncèrent de nouveau comme la veille: la place qui depuis longues années était affectée à l'aveugle se trouvait occupée par Isabelle. Madame Graham fit signe à sa nièce, mais celle-ci ne comprenait rien, et il fallut que M. Graham la prit par la main et la forçât de se lever. Alors seulement il put installer Emily sur le siége devenu vacant, tandis que l'orgueilleuse Belle, qui depuis trois dimanches s'était emparée de cette place d'honneur, fut obligée de se contenter d'un siége plus modeste, qui ne lui permit d'assister au prône que le dos tourné à la chaire. Sa mortification fut d'autant plus grande, que ses voisines ne lui épargnèrent pas les sourires moqueurs.

Emily eût été sans doute vivement contrariée de son triomphe si elle eût pu le connaître; mais son coeur et son esprit étaient ailleurs, et elle fut la seule qui ne s'aperçut pas de la déconvenue de sa rivale.

M. Graham n'était pas de retour chez lui depuis huit jours, qu'il avait deviné les projets de sa femme et d'Isabelle, et qu'il avait pris le parti de ramener à tout prix l'ordre et la tranquillité dans sa maison. Il vit qu'Emily était trop bonne pour se plaindre, il comprit également tout le dévouement de Gertrude pour sa fille bien-aimée, et en conçut pour elle une vive reconnaissance. Aussi, quand madame Graham, à l'aide de demi-mots et d'insinuations perfides, essaya de l'irriter contre sa jeune protégée, il traita ses soupçons avec indifférence et mépris. Il connaissait Gertrude depuis l'enfance, répondit-il à sa femme, elle était fière, entêtée parfois, mais incapable d'un mensonge. Il ajoutait, du reste, qu'il était très-content d'une rupture entre Kitty et Bruce, que Bruce n'était qu'un garçon incapable de rien, même de faire un mari; et quant à Kitty, il ajouta qu'il l'avait trouvée changée à son avantage, et qu'il attribuait cet heureux changement à ses relations avec Gertrude.

Mistress Graham était au désespoir.

—Tout est fini! disait-elle à Isabelle, c'est un point sur lequel il ne faut pas songer à revenir. M. Graham est ferme comme un roc, et nous ne pouvons pas penser à aller en Europe sans qu'Emily et Gertrude soient du voyage.

Quelques jours après, cependant, son étonnement et sa joie furent grands, quand elle apprit que les deux personnes dont elle craignait tant la présence resteraient en Amérique. C'était miss Graham qui l'avait demandé elle-même. Emily n'avait pas hésité à sacrifier le plaisir que ce voyage pouvait lui causer au désir d'épargner à sa chère Gertrude les chagrins et les déboires de la compagnie qu'elle serait obligée de subir. Tout aveugle qu'elle était, la fille de M. Graham s'apercevait de la plupart des choses qui se passaient autour d'elle.

M. Graham, comme on peut se l'imaginer, se rendait parfaitement compte qu'un voyage n'avait pour Emily qu'un intérêt médiocre, il finit par accéder à sa volonté, et par reconnaître que c'était en effet le seul moyen de concilier dans la circonstance les intérêts opposés; quelque douloureux que fût ce sacrifice pour son coeur, il consentit donc à cette séparation. Cette résolution satisfit tout le monde. Emily et Gertrude s'estimèrent heureuses de demeurer ensemble et de pouvoir vivre à leur convenance, tandis que madame Graham et sa nièce se montraient enchantées d'être débarrassées d'une société qu'elles avaient tant deroutée.

XXXIIIi—Voyage et mystére.

Un mois après le retour de M. Graham, la maison de campagne fut fermée; le maître partit, en compagnie de sa femme, d'Isabelle et de Kitty, sur un paquebot qui devait les conduire au Havre. Mistress Ellis fut visiter dans l'Est des parents qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps, et mistress Prim s'installa comme cuisinière dans la maison de mistress Warren, où elle continua à servir comme par le passé Emily et son amie, qui établirent là leurs quartiers d'hiver.

M. Graham en partant avait pris soin de faire tous les arrangements nécessaires pour que rien ne manquât aux besoins et même aux plaisirs de sa fille et de sa compagne; mais Gertrude, qui craignait d'être à charge à qui que ce fût, reprit une partie de ses occupations à l'institution de M. W...., Emily, malgré le plaisir qu'elle trouvait à être avec Gertrude, ne s'opposa pas à ce projet, dont elle appréciait la sagesse.

L'hiver se passa gaiement pour les deux jeunes filles. Elles avaient su réunir autour d'elles un petit nombre d'amis choisis, et employaient à la lecture et à la promenade les heures que le travail ou la société leur laissaient libres. Ces modestes plaisirs ne leur firent point oublier les actes de charité, et leurs promenades eurent plus d'une fois pour but de visiter quelques familles malheureuses, et de leur porter des secours.

Le printemps succéda à l'hiver, et cette époque de joie pour toute la nature apporta aux deux amies des tribulations que la mauvaise saison leur avait épargnées. La santé d'Emily s'altéra, et le docteur Jérémy, consulté sur son état, lui prescrivit l'air de la campagne. La santé de son amie n'était pas la seule chose qui tourmentât Gertrude, et son inquiétude était encore excitée au sujet de Willie Sullivan, dont on n'avait pas reçu de nouvelles depuis près de trois mois. Ce long silence effrayait d'autant plus Gertrude, qu'il lui paraissait impossible que Willie l'oubliât ou la nxglige&t; que pouvait-il lui être arrivé? Mais quelles que fussent ses appréhensions à cet égard, la jeune fille résolut de les cacher à son amie, et de s'occuper exclusivement des soins que réclamait de plus en plus la santé chancelante de l'aveugle.

Pour obéir aux ordres du docteur on vint s'établir sur les bords de la mer, mais le changement d'air n'apporta aucun soulagement à la position d'Emily; au contraire, elle devenait plus faible de jour en jour, ses jambes pouvaient à peine la soutenir, et l'on dut supprimer les promenades journalières. Elle tomba dans des accès de mélancolie auxquels elle n'était point habituée; et son système nerveux devint si irritable, que la moindre émotion lui causait la plus grande fatigue.

Le bon docteur rendait de fréquentes visites à sa malade favorite; mais, à sa grande douleur, il voyait son état empirer de jour, en your, et crut prudent d'ordonner le retour à la ville. Et comme il trouvait que la maison de mistress Warren était un peu bruyante pour une malade, il offrit d'établir les deux amies chez lui jusqu'à ce qu'elles eussent fait choix d'un appartement plus convenable.

Emily assura qu'elle se trouvait bien où elle était, et exprima la crainte d'être un embarras pour le docteur.

—Que parlez-vous d'embarras! reprit celui-ci, je croyais que mistress Jérémy et moi étions mieux connus de vous. Je n'accepte point d'excuse, et j'irai demain vous attendre à la voiture. Le bon docteur, à ces mots, prit son chapeau, et partit sans vouloir rien entendre.

Gertrude le suivit.

—Je vois, docteur, lui dit-elle, que vous ne trouvez pas Emily bien.

—Et comment voulez-vous qu'elle soit bien ici avec la mer qui mugit d'un côté, et les bambins de mistress Fellow qui crient de l'autre? Il y aurait de quoi rendre malade la personne la mieux portante; ce n'est point là la place d'Emily.

Trois semaines après avoir installé les deux jeunes filles chez lui, le docteur mit en avant un projet de voyage. Emily commençait à aller mieux: elle accepta avec plaisir. New-York fut le premier point sur lequel on s'arrêta.

(A suivre)

Le vieux livre de messe

—PAR—

LIONEL MONTAL

C'était une fois un vieux livre à tranche rouge, aux coins rongés, vêtu d'une ample reliure en mérinos, ficelé d'un cordon noir. On l'appelait le vieux livre de messe de grand'mère.

Je viens de le retrouver au fond d'un de mes tiroirs. Je l'ai pris comme une relique; je l'ai baisé comme un livre saint. C'est un vieux, vieux livre aux caractères antiques, au papier jauni, ridé, tout fatigué, un vieux livre en retraite. Défunte grand'mère le tenait de sa grand'mère, qui le tenait de son grandpère, lequel, dit la légende, l'avait reçu du grand-père, du premier de notre nom, un solide gars normand de Saint-Maclou de Rouen, venu à Montréal en l'an 1670 et qui se maria l'année suivante, "ayant signé comme témoins, après lecture faite, Charles LeBer et Charles Lemoyne de Langueuil", en personne, si vous voulez le savoir.

Le cher vieux livre a donc passé de mains en mains dans notre famille de rudes laboureurs *instruits à la coche*. Il fut longtemps, je le sais, toute la bibliothèque de la maison. Je l'ai ouvert: il porte des taches de doigt au haut presque autant qu'au bas des pages, sans doute en mémoire des ancêtres qui, à l'église, l'ont tenu tête-bêche. J'y ai retrouvé une image de saint Michel Archange, patron de la paroisse, une autre de la Bonne Sainte Anne, et quelques débris de fleurs séchées: qui sait? peut-être un souvenir de bouquet de mariée? plus sûrement une fleur recueillie au cimetière, sur nos chères tombes dont grand'mère fut toute sa vie une fidèle pèlerine.

Ce voir, en remuant ces vieux souvenirs sous ma lampe, c'est toute une histoire qui m'est revenue, l'histoire du vieux livre de messe de ma grand'mère. Elle est belle comme un conte. J'ai presque envie de vous la raconter. Voulez-vous?....

Or, donc grand'mère avait une vraie dévotion pour son livre de messe. Jusqu'à elle, on avait regardé le dit livre comme à la maison. Chacun l'apportait à l'église, pour se donner, dans le banc, une mine de savoir lire. Grand'mère, un jour, au nom de quel droit, je ne sais plus, s'empara du livre: le livre devint sacré! Malheur à qui osait le prendre ou seulement y toucher! Grand'mère nous admettait parfois à lire dans son livre; mais toujours en *forfignant* un peu, et puis, elle le tenait elle-même, hors de portée, au bout de ses bras. Nous autres, les gamins pleins d'*infâmeries*, qui ne connaissions que notre abécédaire, nous aimions à regarder dans ce vieux bouquin si étrange avec ses lettres hautes, fortes en encre, ses *i* qui ressemblaient à des *j*, et ses *s* pareils à des *f*. N'y avait-il point jusqu'à sa reliure qui nous intriguait? J'entends encore des dialogues comme celui-ci: "Grand'mère, pourquoi donc ce capot noir que vous avez mis à votre livre?" — "C'est parce que les vieux livres sont *froidileux*, mes enfants." — "Grand'mère, pourquoi donc que les lettres sont si grosses et si noires?" — "C'est pour que les yeux des vieilles y voient plus clair, mes enfants." — "Grand'mère, pourquoi donc ces taches de pouce au haut des pages?" — "C'est pour faire parler ceux qui n'ont pas de langue, mes petits malins."

Là-dessus le livre se fermait. Grand'mère le portait précieusement dans sa cachette, c'est-à-dire, nous le savions tous, dans le deuxième tiroir de la commode, dans la grand'chambre. C'est là, sous un entassement de linge blanc, sentant bon le balai de cèdre et le baume séché, non loin des mantelets d'indienne et des tabliers en coton carreauté, tout près d'un étui à chapelet, plus près encore d'une petite boîte de carton vert où grand'mère conservait comme ses yeux quelques lettres d'amour de défunt grand-père... c'est là, là même, entre deux *bonnettes* de vieille, que reposait le livre sacré!

Il ne sortait du tiroir que le dimanche. Donc, quand grand'mère avait fini de *s'appareiller*, elle mettait encore ses gants de fil noir, et ainsi gantée pour plus de respect, elle allait prendre son livre de messe, dans le deuxième tiroir de la commode. Entre nous, vous savez, grand'mère savait à peine épeler; elle *emmenait* sa planche de blé à la faucille une *beauté* mieux qu'une page d'imprimé. Elle emportait tout de même son livre à l'église, *ayant pour son dire que* le Bon Dieu qui a bien plus de *comprenure* que les hommes, entend toujours le pauvre monde. Puis, c'est que ces lettres, ces images, ces mots latins, tout ce prestige de l'imprimé, faisait sans doute à la pauvre vieille des confidences mystérieuses et divines. On n'en doutait plus quand, une fois, on avait vu grand'mère, à la messe du dimanche, son livre à la main.

Elle attendait monsieur le curé à l'Evangile du jour. Alors, lentement, elle tirait le cher bouquin de dessous sa *mante* noire, dénouait le cordon, et aussi solennellement que le prêtre ouvre son missel, elle ouvrait son livre... Ah! c'est là, par exemple, que se présentait un problème pénible, angoissant. Il fallait, voyez-vous bien, trouver à tout prix le bon sens du livre. Lire tête-bêche, il n'y avait pas à dire, embarrassait un peu grand'mère. Ses yeux de vieille cherchaient donc fébrilement: comme ceci? — Non. — Comme ça, alors? — Pas sûr! — Comment faire? Impossible de se guider sur les traces des doigts: on en voyait aux deux bouts des pages. En désespoir de cause, grand'mère recourait à sa suprême ressource, à ses chères images de saint Michel et de la Bonne Sainte Anne qu'elle prenait bien garde de jamais déranger... Ah! bon, voilà maintenant qui était clair! En un instant, grand'mère recouvrait comme par enchantement toute sa science de la lecture; et avec une lenteur révérencieuse, tenant le livre serré avec ses deux pouces rapprochés, elle épelait le texte sacré. Je la vois encore dans le banc avec mes yeux de douze ans. Sous l'effort visible, les plis de son front se creusaient; mais sa figure de vieille s'illuminait délicieusement. Elle apparaissait grande et belle. On comprenait qu'elle avait conscience d'accomplir un rite sacré, de continuer une tradition. Oui, de prononcer là ces syllabes mystérieuses, là, dans le banc de famille, à la place même où tous les ancêtres avaient prié, de remuer les pages du livre qui gardait imprimés les traces de tous ces rudes pouces de bûcherons et de faucilleurs, donnait à la chère vieille l'illusion de continuer une prière ininterrompue et de sentir battre son coeur au rythme des anciens. Puis, pour cette vieille femme de vie si laborieuse, depuis cinquante ans toujours attelée, comme elle disait, "des étoiles aux étoiles", ces minutes passées dans l'église opéraient comme un redressement de l'âme et du corps. Pendant qu'elle s'en allait, traînant ses yeux sur les lignes, bégayant la parole divine, le Bon Dieu, c'est sûr, le Bon Dieu qui est si bon, jetait sous son cerveau de vieille paysanne ingénue les clartés douces et profondes qu'il réserve aux petits et aux simples.

Oui, voilà bien tout ce qui s'envolait des pages du vieux livre de messe, pendant qu'elles remuaient doucement dans le banc de famille, le dimanche. Etonnez-vous après cela que grand'mère tint son livre étroitement pressé contre sa poitrine, ainsi qu'un ciboire, pendant qu'elle s'en revenait de la grand'messe, dans le babil des oiseaux et des abeilles, le long des routes bordées de champs de blé et de longues talles de trèfle d'odeur.

Hélas! un jour vint où la vieille grand'maman ne parut plus avec son livre dans le banc de famille. Pendant longtemps notre mère et notre grand'mère s'étaient partagé la tâche de garder, le dimanche, pour faire le *train*. Quand elle devint incapable de se rendre à l'église, *rapport à ses* jambes qui refusaient de la porter, grand'mère fut bien obligée de *garder* toujours. Oh! ces dimanches passés à la maison sous le règne de grand'mère, parlons-en si vous voulez; j'en passai plusieurs à l'âge de huit ans, à la suite d'une diphtérie qui m'encabana pour longtemps. Quelle discipline, mes amis, que celle de grand'mère ces jours-là! Défense de faire le moindre bruit à cause du Bon Dieu qui nous entendrait. Le croiriez-vous? nous ne pouvions jouer ni au cheval fendu, ni à la queue du loup, ni même—ce qui nous paraissait d'un scrupule vraiment intolérable — faire voir aux plus petits la lune de Paris. Et pourtant, c'est si amusant et si peu bruyant! Connaissez-vous ce jeu? C'est une *essaye* qu'on ne fait généralement qu'une fois dans sa vie. Pour voir la lune de Paris, vous vous couchez par terre tout de votre long sur le dos. On vous jette sur la tête un capot; puis, on dresse la manche et vous regardez par la manche. — Vous voyez d'abord passer, comme un éclair, le fond luisant d'un gobelet; puis, l'instant d'après vous vous relevez dans le temps de le dire avec quelque chose de mouillé dans la figure... Ce n'est pas plus malin que cela. Eh! bien, notre austère grand'mere ne permettait même pas qu'on montrât, le dimanche, la lune de Paris.

Un seul amusement nous était permis: dire la messe. Mais voici: pour dire la messe, il faut un missel. Or donc, pour ce grave office, il était permis d'aller ouvrir, dans la grand'chambre, le deuxième tiroir de la commode. Ce privilège me revenait. On avait toujours dit dans la maison que je ferais un prêtre. Pour toucher au livre de messe de grand'mère il faillait des mains sacerdotales.

Et la messe commençait après que mon petit frère avait revêtu ses habits sacerdotaux, qu'on lui avait apporté sa barrette de carton et son calice de bois. Voulez-vous faire connaissance avec la liturgie de mon petit frère? C'était quelque chose d'assez original. D'abord, il consacrait à sec, et plusieurs fois si je me souviens bien. D'ailleurs, la messe consistait surtout en génuflexions, en multiples élévations de mains, en bouts de préface, en *Dominus vobiscum*, vagues ariettes rapportées de l'église et où passait jusqu'au ton nasillard de monsieur le curé, ce ton-là aussi faisait partie de la liturgie de mon petit frère. Moi, je servais, et surtout je guettais à la fenêtre. Car, voyez-vous grand'mère faisait toute une cérémonie au moment du *sanctus* à l'église. Et pardessus le marché, ne s'était-elle pas mis en tête qu'il fallait absolument tomber à genoux *quand et quand* monsieur le curé et *quand et quand* le monde? Il faillait donc guetter les cloches dans le clocher: et c'est qu'il faillait commencer de bonne heure, allez. A peine le tinton venait-il de sonner, que le guetteur devait se mettre au poste. "Mais grand'mère, disions-nous, nous avons bien le temps, il y a encore des voitures qui s'en viennent au village." — "Fiez-vous y pas, mes enfants, répondait la vieille, fiez-vous-y pas; la messe, voyez-vous, il y a toujours des lambins qui aiment à en rogner un bout." — A la fin, lassés, à bout de patience, je ne jurerais pas que nous ne trichions un peu la grand'mère, en hiver particulièrement, alors que la porte et les fenêtres fermées, et le *tambour*, rendaient la maison trop sourde pour qu'on entendît le son des cloches. De plus, ces cloches de clocher d'église, avez-vous remarqué comme à la longue, à force de les regarder là-bas, pas plus grosses qu'un oiseau dans leur cage, avez-vous remarqué comme elles vous font pleurer? Pour le guetteur de grand'mère, était-ce pur *adon*? quand les larmes partaient, les cloches partaient. — "Grand'mère, elles branlent!" C'était le signal. Vite, grand'mère allait prendre son livre sur l'autel du petit frère, un battement de mains, tout le monde à genoux. La cérémonie commençait.

Vous décrirai-je la scène? Elle était belle, ce me semble, à tenter le pinceau d'un primitif. Voyez plutôt: un intérieur très simple, rustique; le vent qui chante dans la cheminée avec des ronflements d'orgue; le poêle d'où s'élèvent des spirales d'encensoir; à travers la fenêtre, au loin, le clocher de l'église avec ses cloches branlantes; puis là, près de son autel, le petit frère à genoux, dans sa jaquette toute blanche qui lui sert d'aube, avec sa chasuble très large en belle *tapisserie* dorée; près de lui, deux plus petits assis sur leurs talons, pour faire un peu comme les autres, et qui regardent avec de grands yeux, grand'mère à genoux, elle aussi, toute droite, son livre à la main, les pouces collés aux pages et qui prononce lentement, avec solennité, les paroles sacrées: "Saint.... saint.... saint .... est le Dieu.... des armées.. Hosanna au plus.... haut.... des cieux!" — Et la voix tremblante de l'aïeule, dans la pièce où flotte une atmosphère de sanctuaire, résonne grave et pieuse comme celle d'un prêtre. A la fin, gagnés par l'émotion, nous courbions la tête, nous fermions les yeux, et dans nos imaginations d'enfants repassaient alors les spectacles de l'eglise lointaine. C'étaient toutes nos visions de Noël qui nous revenaient pleines d'encens et d'harmonies, de lueurs de cierge, de frôlements d'ailes mystérieuses, de scintillements d'étoiles sous nos paupières. Oh! ces messes du chez nous, messes de ma première enfance, qui m'ont fait si doucement pleurer, doux souvenirs que me ramène ce soir le vieux livre de messe de ma grand'mère!..

Et dire que je l'avais presque oublié la chère et sainte relique! C'est pourtant moi qui en a été constitué héritier et qui tiens la donation de grand'mère en personne, s'il vous plaît.

Un jour, hélas, la pauvre vieille dut prendre le lit pour la dernière fois. On se disait, dans la maison et dans la parenté: "Elle s'en va, la grand'mère, elle s'en va!" Il lui arrivait même, vieille comme elle était, d'en *écarter* de temps en temps, de n'avoir plus tout son esprit à elle. En cas d'une mortalité prochaine, je me souviens, on lui avait donné le lit de la grand'chambre. Il y faisait plus clair. Tous les soirs, si grand'maman avait eu encore les yeux de son jeune temps, elle aurait pu voir le soleil se coucher entre les *pagées* de clôture sur les grands champs de blé témoins tant de fois de ses exploits de faucilleuse. Seulement un grand voile s'était baissé sur sa vue "Je vois tout en deuil", disait-elle. Dans cette détresse cependant, elle ne voulut point se séparer de son cher livre de messe. Elle tenait à l'avoir *au ras elle*. Il faillait le lui donner. A certains moments, elle trouvait la force de s'asseoir dans son lit; et là, toute droite comme à l'église ou comme à la messe du dimanche à la maison, elle croyait lire. Hélas! pauvre grand'maman, son livre, elle le tenait maintenant tête-bêche bien plus souvent qu'à l'église, mais toujours avec ses pouces rapprochés et sa même illumination de figure. Et cela, je vous assure, faisait un spectacle d'une grandeur impressionnante que la vision de cette aïeule nonagénaire, toute blanche dans ses vêtements de mourante, les yeux clos, les lèvres glacées, et qui jetait ainsi dans la grand'chambre des syllabes étouffées, des sons inarticulés, à cause qu'elle voulait continuer jusqu'au bout, sans l'interrompre, la prière des anciens. Les voisins et la parenté qui venaient la voir ainsi dans la porte, se disaient d'abord: "Pauvre vieille, que ça fait pitié!" — Mais tout de suite ils ajoutaient: "Comme elle est belle!"

A la fin, alors qu'elle *déclinait* visiblement, elle se mit à distribuer ses plus chers souvenirs. A notre mère elle légua ses lettres d'amour, dans la petite boîte de carton vert. Puis, elle m'appela: sa main toute tremblante se posa sur ma tête pour une suprême bénédiction: elle prit ensuite son livre, son cher vieux livre; une dernière fois elle baisa avec effusion ses images de saint Michel et de la Bonne Sainte Anne, ses doigts enroulèrent tant bien que mal le cordon noir autour de la reliure en mérinos, puis, déposant l'héritage entre mes mains: "Tiens, me dit-elle, tu seras prêtre, toi, ce sera ton bréviaire!"....

Ah! grand'mère, de votre livre de messe, je m'en accuse, je n'ai point fait mon bréviaire, pour plusieurs raisons; la moindre n'est peut-être pas que votre livre, chère vieille, n'est rien moins qu'un bréviaire. Mais mon héritage, soyez-en sûre, je le conserve avec piété; votre pieux livre, je le garde comme un témoin, le témoin de votre passé, ô race de rudes laboureurs qui saviez travailler et prier, ô lignée d'aïeules douces et fortes, qui, des mêmes mains pieuses, saviez pétrir nos âmes d'enfants et le bon pain de famille. Ce soir, grand'mère, à baiser après vous vos chères images de saint Michel et de la Bonne Sainte Anne, à mettre mes mains où se sont mises tant de fois vos mains de vieille faucilleuse, à remuer ces pages que vous avez remuées et d'où s'envolait votre prière naïve, je sens, moi aussi, la douceur de laisser battre mon coeur au rythme des anciens. Et je vous dis: ô ma grand'maman, soyez bien tranquille là-haut, votre petit-fils va reprendre et continuer après vous la priere des ancêtres.

Lionel MONTAL.
(*Le Parler Français*).

UNE SEANCE MEMORABLE

Les paroles du premier ministre sont couvertes d'applaudissements frénétiques

Paris, 21 mai. — Le "Temps" publie le télégramme suivant de son correspondent de Rome:

"Toutes les galeries de la chambre des députés étaient remplies à une heure. Quatre cent vingt et un députés siégeaient. Un seul incident marqua l'ouverture de la séance: ce fut l'entrée de M. d'Annunzio dans les galeries. Tous les députés se levèrent et crièrent: "Vive d'Annunzio! Vive l'Italie!"

"Deux ou trois députés socialistes tentèrent bien de protester, mais leurs voix furent couvertes par les applaudissements.

"M. Marcona, président de la chambre, prit place à trois heures. Tous les membres de la chambre des députés et toutes les personnes des galeries se levèrent pour acclamer le vieux partisan garibaldien. Puis entra M. Salandra, président du conseil, suivi de tous les membres du cabinet. Ce fut un moment solennel. Alors, ce fut délire, et les mots: "Vive Salandra!" furent acclamés pendant cinq minutes. Le président du conseil parut très ému de cette manifestation.

"Après les formalités d'ouverture, M. Salandra se leva et dit:

"—Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter un projet de loi pour faire face aux dépenses éventuelles d'une guerre nationale."

"Des applaudissements prolongés suivirent ces paroles.

"Le président du conseil fit alors un exposé de la situation de l'Italie avant l'ouverture les hostilités en Europe. Il déclara que l'Italie s'était soumise à toutes les humiliations de l'Autriche-Hongrie pour l'amour de la paix. Par son ultimatum à la Serbie, dit M. Salandra, l'Autriche a rompu l'équilibre dans les Balkans et y a porté préjudice aux intérêts italiens. Malgré cette violation évidente du traité de la Triple Alliance, l'Italie chercha, pendant de longs mois, à éviter un conflit; mais, à ces efforts, il y a une limite de temps et de dignité. C'est pourquoi le gouvernement s'est senti forcé de présenter, le 4 mai, sa dénonciation de la Triple Alliance.

"Ces déclarations furent suivies de longs applaudissements, que le président du conseil essaya de calmer.

"Lorsqu'il eut réussi à le faire, il ajouta:

"—L'Italie doit être unie, au moment où ses destinées se décident."

"Ces paroles furent de nouveau très applaudies par tous les députés et les spectateurs, qui s'étaient levés.

"—Nous avons confiance dans notre auguste chef, qui se prépare à conduire l'armée vers un glorieux avenir. Groupons-nous autour de ce bien-aimé souverain."

"On a observé qu'aucun socialiste n'avait pris part aux applaudissements.

"M. Salandra proposa, alors, qu'une commission de dix-huit députés examine le projet de loi composé d'un seul article, ainsi libellé:

"Le gouvernement est autorisé, en cas de guerre et pendant la durée de la guerre, à prendre des décisions qui auront force de loi pour tout ce qui concerne la défense du pays, la garantie de l'ordre public et les nécessités nationales économiques urgentes. Les dispositifs contenus dans les articles 243 à 251 du code militaire continuent à rester en vigueur. Le gouvernement est autorisé aussi à avoir recours, jusqu'au 31 décembre 1915, à des crédits provisoires mensuels pour balancer le budget. Cette loi sera en vigueur le jour même où elle sera votée."

"Après le dépôt du projet de loi, le président de la chambre soumit à l'assemblée la question de savoir si une commission de dix-huit membres serait élue. Sur 421 députés, 367 votèrent pour l'affirmative et 54 contre.

"La victoire du gouvernement fut complète: l'opposition se composait des socialistes et de quelques partisans de M. Giolitti.

"La chambre s'ajourna à cinq heures pour attendre la réponse de la commission.

"Le gouvernement a fait les mêmes déclarations au sénat."

PLEINS POUVOIRS

La foule reçoit la nouvelle avec enthousiasme

Rome, 21. — Le parlement italien par 407 voix contre 74 a voté la loi donnant au cabinet de M. Salandra plein pouvoir pour agir. On croit que c'est le présage d'une déclaration de guerre immédiate.

Le vote de la loi avait été précédé d'un vote de confiance donné au cabinet Salandra par 367 voix contre 54.

La nouvelle a été immédiatement lancée à l'énorme foule qui attendait la décision des députés et était massée aux environs de la chambre.

Des cris de joie s'élevèrent dans toute la ville et le message se répandit rapidement dans toutes les villes de la frontière. Partout le peuple acclama l'acte du parlement comme un avant-coureur certain de la guerre.

Le vote du parlement donne son approbation formelle au programme du cabinet Salandra. La décision maintenant appartient aux ministres. On attend une annonce définitive ou peut-être même un ultimatum à l'Autriche avant vingt-quatre heures.

Berlin, 21. — Il est impossible de se procurer à Berlin aucune information exacte au sujet de la situation italienne. L'ouverture des hostilités est regardée comme absolument certaine, mais on ignore, même au ministère des affaires étrangères, quoiqu'il y ait un échange continuel de dépêches entre Berlin et le prince de Bülow, si l'intention du gouvernement est de prendre une décision définitive et de déclarer la guerre aujourd'hui ou de remettre à quelques jours l'envoi de son ultimatum.

La visite faite hier par les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche au baron Sonnino, ministre des affaires étrangères italien, avait pour but de faire des arrangements pour la protection des sujets allemands et autrichiens qui se trouveront encore en Italie quand la guerre sera déclarée.

On croit à Berlin que les événements se développeront avec une grande rapidité dès le début des hostilités. On pense que les Italiens considèrent comme très important qu'un coup subit soit frappé de suite pour leur faire gagner une victoire dès le début de la guerre.

Il y a des raisons de croire que les Austro-Allemands ne sont pas en retard sur les Italiens dans leurs préparatifs de guerre.

Rome, 20 mai. — On affirme que le prince von Bülow, ambassadeur d'Allemagne, a insisté pour que l'Autriche, en cas de guerre, ne remette pas ses intérêts en Italie aux Etats-Unis, mais à l'Espagne.

Paris, 21. — D'après une dépêche de Gênes à l'agence Havas, le "Lavoro" dit qu'une douzaine de paquebots allemands et autrichiens, classés comme croiseurs auxiliaires, armés et chargés de munitions, sont prêts, dit-on, à quitter le port.

D'après d'autres rumeurs, on les ferait sauter, de manière à entraver la navigation dans le port.

ADRESSES DEMANDEES

Les ci-après dénommés sont priés de bien vouloir donner leur adresse actuelle à l'AGENCE CONSULAIRE DE FRANCE à WINNIPEG, 11 Royal Bank Bldg.

Messieurs Ludovic Fieux, ci-devant St-Boniface, Célestin Fieux, ci-devant Transcona.

AGENCE CONSULAIRE DE France,
J. H. Bourgouin.

DES GROS CANONS

Le Creusot en fabrique de 375 millimètres qui sont supérieurs aux 42 centimètres allemands

Paris, 24. — Un certain nombre de journalistes neutres ont été autorisés par l'état-major général français à visiter les établissements du Creusot, où sont fabriqués les canons français et la pyrotechnie de Bourges, où sont fabriqués des poudres et des explosifs et où sont chargés un grand nombre d'obus. Voici ce qu'ils racontent de leur visite:

"Les Français cherchent rarement à faire les choses "les plus grandes du monde"; ils préfèrent la perfection aux grandes dimensions.

"Ils laissent volontiers les Allemands faire des choses colossales sans chercher à les imiter; aussi, le nouveau canon, avec lesquels les Français ont répondu au 42 centimètres allemand, est-il d'un calibre sensiblement plus petit: son diamètre intérieur n'est que de 375 millimètres. On l'a baptisé "Le Vainqueur", il y en a un bon nombre dont le maniement paraît simple et précis. Leurs obus sont certainement plus grands et plus terribles que ceux du "Jack Johnson" allemand; on s'en apercevra bientôt lorsque "Le Vainqueur" les lancera sur les forts des forteresses teutonnes.

"Mais il y a un autre type nouveau de gros canons, fabriqués au Creusot, et sur ceux-là le secret est strictement gardé. Tout ce qu'on peut en dire c'est que le calibre de ces canons est tout spécial, et qu'il surprendra encore plus les Allemands que son grand frère "Le Vainqueur".

"On raconte qu'à Essen les usines Krupp emploient 46,000 ouvriers. Il est certain qu'un plus grand nombre encore travaille jour et nuit dans les manufactures d'armes et les fabriques de munitions en France. Au Creusot seul il y a plus de 15,000 ouvriers. A Bourges 10,000 hommes et 3,000 femmes sont employés à la pyrotechnie. Là se trouvent d'énormes poudrières enfouies sous terre et couvertes de monticules sur lesquels poussent des arbres. Là des milliers d'obus de tous calibres reçoivent leurs fusées et leurs charges d'explosifs.

"La machine qui charge les obus est certes la plus extraordinaire possible. Elle travaille seule sans qu'aucune main humaine la dirige, de sorte que, comme cela se produit quelquefois, un obus fait explosion pendant l'opération, personne n'a à en souffrir. C'est dans un autre bâtiment, situé loin de là, que, sur un tableau mural, on peut suivre le travail de cette machine et qu'on apprend qu'elle a terminé la charge des obus qu'on lui a confiés et attend une nouvelle fournée.

"L'explosif employé dans les obus est nouveau, et sa composition est un secret bien gardé. C'est une substance blanche qui ressemble à du sable et dont la puissance est, dit-on, supérieure à celle de la mélinite.

"On n'emploie pas trace d'aluminium à Bourges pour la fabrication des fusées, comme on le fait en Allemagne. Seul le cuivre est employé, et l'on peut en voir d'énormes quantités dans le cours de la pyrotechnie.

"Au Creusot, les journalistes neutres ont vu d'énormes mortiers fabriqués pour le compte de l'Italie. Ils lui seront envoyés si elle se décide à participer au conflit; sinon l'armée française les utilisera.

"Ils ont aussi vu un nouveau train blindé qui a été soumis à des expériences dont il est sorti tout à son honneur. Il est composé d'une locomotive blindée et d'un wagon portant un canon de 194 millimètres monté sur plaque tournante qui permet de le pointer dans toutes les directions. Des supports d'un modèle nouveau, empêche le recul de faire dérailler le wagon. Les expériences ont donné des résultats si satisfaisants, qu'on construit maintenant un nouveau train blindé qui portera un canon de 265 millimètres."

A SAINT-EDOUARD.

La fête de la Pentecôte a été célébrée avec grande pompe ici dimanche dernier. Il y a ou grand'-Messe Pontificale chantée par Mgr. Dugas, P.A., de l'Archevêché, assisté de MM. les Abbés LePage et Sylvestre du Collège de Saint-Boniface, comme diacre et sous-diacre. M. l'Abbé Barton agissait comme prêtre-assistant.

Il y eut entrée et sortie solennelle.

A l'Evangile, M. l'Abbé Louis Lee, curé de la paroisse, monta en chaire et remercia Sa Grandeur Monseigneur Dugas d'être venu lui faire l'honneur de passer la fête de la Pentecôte au milieu de ses paroissiens. Il remercia aussi, MM. les Abbés présents d'être venus rehausser la fête par leur présence, ensuite il nous fit un bijou de sermon sur la fête du jour, prenant pour texte: Repleti sunt omnes Spiritu Sancto. La chorale de St-Edouard, sous la direction de M. Sheridan, a très bien rendu la Messe en musique de Weigan. M. l'organiste Baribault accompagnait à l'orgue, et à la rentrée il nous exécuta la marche pontificale. A l'Offertoire, un trio nous chanta le Veni Sancte Spiritus.

LA LANGUE FRANCAISE AU CANADA; SES DROITS, SA NECESSITE, SES AVANTAGES

Par M. Henri Bourassa

Cette brochure de 64 pages, grand format, contient le texte de la conférence prononcée au Monument National, à Montréal, le 19 mai, par M. Menri Bourassa, directeur du Devoir. L'auteur y étudie successivement l'enseignement du français dans l'Ontario et le règlement No XVII; les droits du français a uCanada en regard du droit naturel, des Capitulations et du Traité de Paris, du droit international, de la jurisprudence anglaise et de la législation impériale; il analyse l'Acte de Québec, les constitutions de 1791, de 1841, de 1867; il étudie la situation actuelle de l'anglais dans l'Empire britannique. Il traite également de la langue et de l'unité nationale, de la valeur de l'enseignement bilingue et des résultats qu'il a donnés ailleurs, notamment au pays de Galles.

Toute la dernière partie de la brochure est consacrée à démontrer la nécessité et les avantages du français, pour les Canadiens-français d'abord, pour les Canadiens de toute origine ensuite.

Cette brochure se vend 15 sous l'exemplaire aux bureaux de **La Liberté**.

Nous la donnerons en prime à tous ceux qui renouvelleront leur abonnement.

TETE-FOLLE.

C'est la deuxième semaine de **Tête-Folle** et **Tête-Folle** est aussi en vogue qu'au premier jour. Vraiment nos jeunes du groupe **Provencher** ont le don de soulever les paroisses.

Leur activité admirable n'a d'égal que leur entrain et leur dévouement. Ils volent de paroisse en paroisse chargés du **sou pour les blessés d'Ontario**, et surchargés d'applaudissements.

Il faut dire que Messieurs les Curés leur facilitent le succès. Ils les reçoivent à bras ouverts, leur donnent et leur sympathie et des salles bondées de leurs bons paroissiens. Eux aussi ont pris à coeur la Cause des Blessés d'Ontario. Et quand une grande cause a fait battre le coeur de notre clergé, ces battements passent toujours par le coeur de toute la race.

Paroisses de l'Ouest! courons donc entendre Tête-Folle, c'est pour les **Blessés d'Ontario**.

Vive les jeunes! Vive Tête-Folle!

A L'ECOLE PROVENCHER.

Mardi le 1er juin et jeudi le 3 juin 1915, les Cadets de l'Ecole Provencher donneront dans la salle de l'Ecole à Saint-Boniface, une séance dramatique et musicale: ce sera en l'honneur de Sa Grandeur Mgr L.-P.-A. Langevin, O.M.I., Archevêque de Saint-Boniface.

Nul doute que nos petits Cadets sauront amuser, récréer et instruire leur auditoire. Ils ont déjà fait leurs preuves. Comme on en pourra juger, le programme sera des plus intéressants.

Programme.

Columbia March, K. L. King Orchestre.

Chant: L'Amour de la Patrie, Soldier's Chorus, La Marseillaise, Just Before the Battle, Mother: Choeur de l'école Provencher.

Adresse à Sa Grandeur Mgr Langevin.

La Prise de Québec, Acte I.

The Royalist Overture, K. L. King Orchestre.

La Prise de Québec, Acte II.

Morning Tears, K. L. King Orchestre.

La Prise de Québec, Acte III.

Southern Belles, Edw. Hazel Orchestre.

La Prise de Québec, Acte IV.

Royal Emblem, K. L. King Orchestre.

La Prise de Québec, Acte V.

Allocution de Sa Grandeur Mgr. L'Archevêque.

O Canada.

Apollo March, K. L. King Orchestre.

Personnages.

Wolfe, général anglais, Quillaume Lévêque; Garsley, colonel, Patrick Starr; Hanson, major, Noël Bougard; Ware, lieutenant d'ordonnance, Harry Miller; Soldats anglais, Leo Pirson, Guillaume Pambrun, Etienne Prendergast, Arthur Rémillard; Jean d'Arremonde, chevalier gascon, Camille Fournier; Gaston de Saint-Preux, baron français, Roland Houde; David Hutel, (Bras-de-fer), Radolphe Beaucage; Frank Renaud, jeune paysan, Joseph de Ambrosis; Bigot, intendant, Harry Deschambeault; Varin, assistant de Bigot, Oscar Wynant; Godard, commis de Varin, Hervé Rondeau; Père José, vieux soldat, Bernard Lagimodière; Révérend Père André, missionaire jésuite, Alfred Doucet; Léveillé, sergent d'ordonnance, Armand Menu; Ouanaga, chef abénaquis, Joseph Clément; Ouami, son jeune fils, Napoléon Dupas; Valets de Varin, Albert Beaudry, Alphonse Lévêque, Albert Toupin; Montcalm, Gérald Houde.

SUR LES RIVES DE L'YSER

Le témoin officiel français raconte comment les Allemands furent chassés de Steestraete et Het-Sas.

Paris, 22 mai. — Le témoin oculaire publie le récit suivant du combat sur le canal de l'Yser:

"Les Allemands, qui ont obtenu un succès momentané en faisant usage de gaz asphyxiants, ont été finalement et définitivement dominés par la pression continuelle de notre offensive."

Donnant ensuite des détails sur le combat depuis le 23 avril, date, à laquelle les Allemands réussirent à repousser une division française sur la rive droite du canal de l'Yser, puis à franchir le canal, à Steenstraete et à Het Sas, conservant ces deux villages et fortifiant plus à l'ouest la tête du pont de Lizerne, le témoin oculaire dit:

"Notre réponse à cette attaque, faite par surprise, fut immédiate. Après un violent combat, dans lequel deux chefs de bataillon furent tués, l'offensive allemande fut complètement arrêtée.

"Mais ce ne fut pas suffisant, et nous commençâmes la tâche de débarrasser la rive droite. Notre attaque dura jusqu'au 17 mai, d'abord sur les deux ailes, à droite vers Het Sas, à gauche vers Lizerne et Steenstraete.

"Lizerne fut pris le premier. Nous continuâmes à progresser. Il nous restait à nous emparer du quadrilatère qu'ils occupaient entre Steenstraete et Het Sas.

"Dans ces combats l'ennemi fut sérieusement éprouvé. Il laissa un millier de cadavres sur le terrain et nous avions déjà capturé beaucoup d'hommes et de matériel. La position que nous avions pour objectif était particulièrement difficile, s'étendant sur une plaine basse de Flandre. Les Allemands avaient réussi à s'y fortifier solidement. D'abord pour assurer leurs communications, ils augmentaient leurs commodités pour traverser le canal, et doublaient leurs lignes de tranchées.

"La "Maison du Collègue", ainsi nommée parce qu'un commandant allemand y avait installé, vis-à-vis d'un commandant français, son poste de combat, est une ferme protégée par une nappe d'eau profonde. Les hommes de la "Maison du Collègue" fauchaient nos lignes et beaucoup de nos braves succombaient. Nous fûmes donc obligés d'augmenter nos tranchées et tous nos ouvrages de campagne en général, particulièrement aux deux ailes. Nous commençâmes à saper et à accumuler de l'artillerie. Nous reçûmes également de l'artillerie belge.

"Le 15 mai fut la date choisie pour attaquer Steenstraete. Nos soldats s'emparèrent de la première puis de la seconde ligne de tranchées allemandes et atteignirent le village. Le village était complètement en ruines, mais les ruines étaient des positions bien défendues par l'ennemi et l'attaque continua dans les rues.

"Les zouaves et les tirailleurs algériens gagnèrent rapidement du terrain, et capturèrent des mitrailleuses, des canons et des lance-bombes. Une batterie allemande qui offrait une forte résistance se trouvait dans des caves profondes. Le combat commença dans les caves, mais au bout de quelques minutes on put voir les escaliers. Ils s'étaient rendus maîtres des maisons. Sur notre droite, nous fimes aussi des progrès.

"A la fin de la journée, nous nous étions emparés du canal jusqu'à la route de Steenstraete, au pont d'Yperlee et à Lizerne. Le spectacle dans le village était terrifiant. Les Allemands laissaient six cents cadavres. Nos pertes furent sérieuses mais inférieures à celles de l'ennemi.

"Au même moment, une contre-attaque avait lieu sur le front de Het-Sas à la "Maison du Collègue", où à la tombée de la nuit, les zouaves se trouvaient en possession de trois lignes de tranchées de l'ennemi et de toutes les maisons d'Het-Sas, sur la rive droite du canal.

"Nos progrès continuèrent vers le nord le long du canal et nous cernâmes les ouvrages avancés de la "Maison du Collègue". Dans les tranchées le nombre des cadavres allemands excédait sept cents.

"Le 17 mai, nos troupes entrèrent dans la "Maison du Collègue" et l'ennemi se trouva ainsi repoussé sur l'autre rive du canal.

"Pendant notre attaque de la "Maison du Collègue" une terrible explosion eut lieu et un nuage de fumée jaune s'éleva vers le ciel. C'était évidemment des gaz esphyxiants. Nos zouaves étaient heureux, car ils pensaient que les Allemands avaient à souffrir de cette effusion de gaz."

LE LIVRE VERT ITALIEN

Les documents qu'il contient montrent la duplicité autrichienne

Rome, 21 mai. — Des documents diplomatiques, révélant la marche des négociations qui aboutirent à la dénonciation par l'Italie du traité d'alliance avec l'Autriche et l'Allemagne, sont contenus dans un Livre vert publié par le gouvernement italien.

Ce résumé d'échanges diplomatiques commence par un télégramme, envoyé le 9 décembre 1914 par M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, au duc d'Avarna, ambassadeur d'Italie à Vienne, le priant de faire savoir au comte von Berchtold, alors ministre des affaires étrangères autrichien, que l'avance en Serbie constituait un acte compris dans l'article 7 du traité de la Triple Alliance donnant droit à l'Italie à des compensations.

Le comte von Berchtold répondit que son opinion ne s'accordait pas avec cette manière de voir, mais donnait à entendre, le 20 décembre, qu'il avait commencé à changer d'idée.

Le 9 mars, l'Autriche consentit à discuter des compensations. M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, posa les principaux points des demandes de l'Italie. Le baron Burian répondit que l'Autriche n'accepterait pas.

Le prince von Bülow, ambassadeur d'Allemagne à Rome, le 20 mars, au nom de l'Allemagne, garantit l'exécution, après la conclusion de la paix, de tous les accords faits par l'Autrche.

M. Sonnino voulut bien reprendre les négociations, à la condition que le gouvernement autrichien ferait des propositions condensées.

Sept jours plus tard, le baron Burian demandait au gouvernement italien de donner son assentiment formel aux clauses suivantes:

1. Le maintien d'une neutralité bienveillante au double point de vue politique et économique pendant la guerre.

2. L'Autriche devra avoir liberté d'action dans les Balkans.

3. La renonciation de la part de l'Italie à aucune nouvelle compensation.

4. Le maintien de l'accord italo-autrichien existant concernant l'Albanie.

Le 12 avril, le baron Burian ajouta qu'en échange de ces engagements, l'Autriche donnerait à l'Italie les régions de Roveredo, de Riva et du Trentin, ainsi que quelques villages.

M. Sonnino répondit qu'il considérait ces demandes méprisables; mais néanmoins, on les prit en considération.

Le 25 avril, le duc d'Avarna annonça que le gouvernement autrichien croyait que l'Italie ne ferait pas la guerre, et qu'en conséquence, il considérait la continuation de la discussion comme inutile.

A la réception de cette nouvelle, M. Sonnino considérant tout accord impossible, dénonça l'alliance avec l'Autriche-Hongrie.

Les demandes minima présentées à l'Autriche par M. Sonnino, ministre des affaires étrangères étaient:

1. La cession de toute la province du Trentin (partie du Tyrol autrichien), suivant la frontière du royaume l'Italie de 1811.

2. Le Frioul oriental, comprenant Malborgeth, Piezzo, Tolmino, Gradisca, Goritz, Monfalcone, Comen jusqu'au sud de Nabresina.

3. Trieste, Capo d'Istria et Pirano (les deux dernières en Istrie) formant un nouvel Etat, indépendant de l'Autriche.

4. Les iles de Curzola, Lissa, Lesina, Lagosta, Cazza et Meleda (au large de la côte de la Dalmatie inférieure), cédées à l'Italie.

5. L'abandon par l'Autriche de ses intérets en Albanie, reconnaissant la souveraineté italienne sur Avlona.

LA DENONCIATION DE LA TRIPLICE

La réponse du gouvernement autrichien est remise à l'ambassadeur d'Italie à Vienne

Vienne, 22. — Le baron Burian, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie a remis aujourd'hui à l'ambassadeur d'Italie, une note exprimant "sa surprise pénible" à la décision prise par l'Italie de "mettre fin d'une manière si brusque au traité, basé sur la communauté de nos intérêts politiques les plus importants; traité qui a garanti la sécurité et la paix de nos Etats pendant tant d'années, et qui a rendu à l'Italie de notoires services".

La note dit que l'étonnement de l'Autriche-Hongrie est d'autant plus justifiée que le gouvernement italien a annoncé à différentes reprises son désir de maintenir, et même de renforcer les liens d'alliance des deux pays.

Le baron Burian répète que l'ultimatum à la Serbie n'avait pour but que de protéger la monarchie contre les machinations révolutionnaires de la Serbie et que cet objet ne pouvait en aucun cas affecter les intérêts de l'Italie.

Quand le conflit a pris un caractère européen, l'Italie a proclamé sa neutralité sans suggérer le moins du monde que cette guerre, provoquée et préparée de longue main par la Russie, puisse être de nature à priver la Triple Alliance de sa "raison d'être" et "n'a fait aucune communication qui puisse faire naître l'idée qu'elle considérait la manière d'agir de l'Autriche-Hongrie comme "une violation flagrante, de la lettre et de l'esprit du traité d'alliance".

Les cabinets autrichien et allemand, bien que déplorant même la résolution de l'Italie de rester neutre, "ont admis néanmoins loyalement le point de vue du gouvernement italien et des pourparlers qui eurent lieu à ce moment-là, établirent le maintien sans changement de la Triple Alliance."

Suivant l'article VII du traité, l'Italie a présenté des revendications qui tendaient à obtenir certaines compensations dans le cas où l'Autriche-Hongrie obtiendrait de la guerre des avantages territoriaux ou autres, dans les Balkans.

L'Autriche-Hongrie a accepté cette manière de voir et s'est déclorée prête à céaminer la question, indiquant en même temps que tant que les avantages éventuels en résultant pour l'Autriche-Hongrie restaient inconnus, il serait difficile de fixer de telles compensations.

Le baron Burian a prétendu que l'Italie partageait cette idée, comme l'indiquait la déclaration faite par le marquis de San Guiliano, en date du 25 août 1914, dans laquelle l'ancient ministre des affaires étrangères italien disait: "Il serait prématuré de parler de compensation."

Néanmoins, continue le baron Burian, l'Autriche-Hongrie a toujours été prête à commencer les pourparlers sur le sujet, et quand l'Italie a fait des demandes, l'Autriche-Hongrie a même accepté cette base de négociation, quoique dans son opinion l'article VII du traité n'ait jamais voulu parler des territoires, appartenant aux parties contractantes, mais avait rapport purement et simplement à ceux de la péninsule balkanique.

Quoiqu'il lui fut impossible d'accéder à toutes les demandes, l'Autriche-Hongrie, dans un désir sincère d'arriver à une entente, a fait des sacrifices qui n'étaient justifiés que par "un désir d'entretenir l'alliance existant depuis tant d'années à l'avantage commun des deux pays."

Rappelant l'objection italienne, que les concessions offertes par l'Autriche-Hongrie n'étaient réalisables qu'à une époque indéterminée, c'est-à-dire à la fin de la guerre, le baron Burian dit que l'Autriche-Hongrie était prête à offrir toutes les garanties nécessaires dans le but de préparer ce transfert et d'assurer "qu'il soit accompli à une date peu éloignée."

Pour conclure la note dit:

"Le gouvernement royal italien d'une manière arbitraire, s'est déchargé de toutes ses obligations et le gouvernement austro-hongrois décline toute responsabilité des conséquences qui peuvent découler de cette manière de procéder."

NOUVELLE DEFAITE ALLEMANDE EN ARTOIS

Toutes les crêtes des collines de Notre-Dame de Lorette sont définitivement entre les mains des Français.

Paris, 22. — Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Faisant suite aux nouvelles précédemment données sur l'importance de la défaite subie par les Allemands au cours de leur attaque au nerd d'Ypres pendant la nuit du 20 au 21 mai, nous avons fait cent cinquante prisonniers et capturé plusieurs lance-bombes. Le terrain était jonché de plus de cinq cents cadavres allemands.

"Le temps étant devenu plus beau, nos troupes, sur les pentes de Notre-Dame de Lorette, ont fait une attaque qui a brillamment réussi. Nous nous sommes emparé des ouvrages de campagne allemands appelés la "Voie Blanche", située sur la seule des cinq crêtes mériodionales des collines de Notre-Dame de Lorette, qui étaient encore partiellement dans les mains de l'ennemi. De ce point, les Allemands, à l'aide de leurs mitrailleuses, gênaient considérablement nos mouvements, et il en était de même sur le plateau et à l'ouest de Souchez.

"Toute la colline de Notre-Dame de Lorette et les crêtes inférieures que l'ennemi a défendues vigoureusement, pendant plus de six mois, sont donc en notre possession. De plus, nous avons capturé la section d'Ablain-Saint-Nazaire qui réunit les ouvrages de campagne de la "Voie Blanche", à l'extrémité septentrionale du village encore occupée par l'ennemi.

"Dans ce combat, nous avons fait plus de deux cent cinquante prisonniers, dont plusieurs officiers. Nous avons également capturé un canon. A cet endroit, l'ennemi a répondu à nos succès par un très violent bombardement. Les Allemands, cependant, n'ont pas fait de contre-attaque.

"Il n'y a rien à signaler sur le reste du front."

* * *

Paris, 20. — Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Au nord d'Ypres, à l'est du canal de l'Yser, l'ennemi, pendant la nuit dernière, a attaqué nos tranchées. Au début de l'attaque, il a réussi à y prendre pied, mais il en fut immédiatement expulsé par notre contre-attaque. En même temps, nous avons gagné du terrain en avant des positions que nous occupions au début de l'engagement pendant lequel nous avons fait 120 prisonniers.

"Plus au sud, les troupes anglaises ont fait quelques progrès au nord de La Bassée.

"A Notre-Dame de Lorette et sur le front qui s'étend entre Souchez et Neuville-Saint-Vaast, il y a eu des duels d'artillerie qui ont duré toute la nuit.

"Rien n'a été signalé sur le reste du front."

LES MUNITIONS ANGLAISES

Londres, 20. — Le correspondant du "Times" dans le nord de la France, demande à ce qu'on fabrique des munitions de guerre en plus grande quantité. Il attribue spécialement au manque de projectiles renfermant de violents explosifs, les tristes résultats des attaques livrées dimanche dernier par les Anglais dans la région de Fromelles et Richebourg.

Par opposition, il rappelle que les Français qui ont coopéré à un mouvement combiné contre les lignes allemandes, ont tiré en un jour, et par canon, 276 projectiles chargés de violents explosifs, et ont détruit ainsi de fond en comble les défenses allemandes.